

PIERRE-PAUL RUBENS

Voilà, mesdemoiselles, un de ces grands noms de l'art qu'on ne prononce point sans respect. Léonard de Vinci, Michel-Ange et Rubens sont de ces hommes immenses comme en ont produit seulement les temps héroïques de l'histoire moderne. J'appelle les temps héroïques de l'histoire moderne, ces siècles heureux de la renaissance qui ont vu se développer en même temps toutes les forces, toutes les splendeurs et toutes les richesses de l'humanité. Tandis que la lutte est partout, dans les principes et dans les faits; que les guerres de religion et les guerres de conquête changent à tout moment la fortune des empires; que le goût du luxe et des arts, apporté d'Orient par les Vénitiens, et l'or du Pérou, semé dans toute l'Europe par les Espagnols, donnent soit de grandeur et de magnificence, il naît, comme par enchantement, de grands capitaines, des savants qui tracent tout à coup dans les cieux la marche des mondes, et des artistes incomparables.

Ne semble-t-il pas, en effet, que les hommes de cette époque soient comme des colosses, comme des géants? ou des sortes de demi-dieux, à la manière d'Hercule et de Thésée?

Vous savez, peut-être, mesdemoiselles, que Léonard de Vinci fut le premier ingénieur de son temps; qu'il était poète, mécanicien, musicien et mathématicien, toutes choses qui semblent aujourd'hui hurler de désespoir en se trouvant accouplées. Vous savez aussi, sans doute, que Michel-Ange, le peintre du *Jugement dernier*, et le prodigieux sculpteur du *Moïse*, construisait, à Florence, des palais et des basiliques, qu'il commandait les armées, élevait des fortifications, et défendait la ville contre les Espagnols. Peut-être notre journal vous aura-t-il déjà parlé de ces grands hommes; mais s'il ne l'a point fait, il le fera, n'en doutez pas. Pour mon compte, j'y mettrai du zèle.

Rubens, venu plus tard, dans un temps où déjà les carrières étaient mieux tracées, continua cependant les traditions de ses devanciers. Il fut en même temps que le plus fécond des peintres, le plus magnifique des grands seigneurs et le plus habile des diplomates; ajouterons-nous le plus heureux des hommes? Oui! et là commencent les différences qui séparent l'illustre Flamand de ses prédécesseurs.

Peut-être ce bonheur constant ne fut-il pas sans influence sur le talent du peintre. Le Vinci et Michel-Ange ressentirent souvent, en plein cœur, les coups du sort. Ils surent ce que c'est que l'injustice, la rivalité, les mécomptes ou la pauvreté, ces épines qui ensanglantent le front des hommes de génie. Aussi, dans leurs œuvres immortelles, ont-ils laissé l'empreinte de leurs passions et de leurs douleurs. On voit qu'ils ont aimé avec enthousiasme et haï avec rage,

qu'ils ont lutté, qu'ils ont pleuré. Rubens, lui, est né entre les bras de la fortune; la vie lui a jeté ses plus belles fleurs, les fées propices l'ont accablé de leurs dons. Il s'avance dans le monde en triomphateur, et derrière son glorieux cortège ne figurent même pas les insulteurs antiques.

Aussi, comme sa peinture est riche, éblouissante, audacieuse, rutilante de joie, de vie et de santé! La misère ou les mortifications n'ont jamais contristé ces chairs insolentes où le sang circule à flots; les pensées austères n'ont jamais rendu rêveuses ces têtes aux joues rebondies et hautes en couleur. En regardant la robuste madone de *la Fuite en Égypte*, le Christ de la fameuse *Descente de croix* d'Anvers, et tant de saints et de saintes qui se mêlent aux personnages allégoriques, dans les compositions touffues de l'illustre maître, on pourrait même se demander s'ils ont été chrétiens et s'ils ont jamais prié.

A cause même de cette exubérance physique et de cette richesse désordonnée, Rubens a des disciples passionnés et des détracteurs ardents. Certes, mesdemoiselles, je ne suis pas de ceux-ci. Il faudrait, pour ne pas admirer dans l'œuvre de Rubens une puissance incroyable, une science prodigieuse et un vrai génie créateur, être aveugle ou grand faiseur de paradoxes, ce que je ne suis point. Mais, si quelque fée, me prenant par la main, me menait au musée du Louvre et me disait : Choisis ici quinze ou vingt tableaux et prends-les.... eh bien! je prendrais trois Murillo, deux Raphaël, deux Léonard, un Corrège, deux Titien, un Veronèse, un André del Sarte, un Rembrandt, un Luis Moralès, peut-être même un fra-Angelico, un Zurbaran, un Velasquez, un Goya, un Poussin, un Le Sueur, un Chardin, un Philippe de Champaigne, un Latour, un Gérard Dow, et voire même un Van der Werff.... mais je ne prendrais point de Rubens!

Après cela, peut-être que je suis un Scythe, un Welche, ou pis encore, et que l'on a eu une idée funeste le jour où l'on m'a confié la partie artistique de votre journal.

Non, je n'aimerais pas ces robustes vierges flamandes, dans mon oratoire, ni ces grâces charnelles dans mon salon. Ces allégories éblouissantes et tourmentées ne me feraient point envie pour orner les grandes salles de mon palais, si j'en avais un. J'aimerais mieux des Lebrun, si je ne pouvais aspirer à des Michel-Ange. C'est que les Lebrun, dans leur arrangement un peu théâtral, racontent au moins de grandes pensées. Rubens, lui, s'inquiète peu de l'idée; la forme ample et lumineuse est tout ce qu'il lui faut. Il cherche l'effet qui arrête l'œil et non point celui qui captive l'esprit. Ne demandez aux vingt et une toiles qui représentent la vie de Marie de Médicis

ni impressions, ni pensée forte, ni goût correct et pur ; mais demandez-leur du mouvement, de la vie, du brillant, de la fougue encore et toujours, et vous en aurez plus que vous n'en demanderez.

Il est un fait évident, c'est que nul, peut-être, n'a su, comme Rubens, peindre la chair vivante et frémissante ; à coup sûr, ces Flamandes aux grosses jambes et aux pieds lourds ont vécu. Que dis-je ? elles vivent encore sur ces toiles comme à Anvers. Regardez-les un instant, en isolant votre regard de tout l'entourage, et vous les verrez palpiter. Si même vous imaginez que l'un de ces gros enfants joufflus n'a pas été sage, et que vous êtes chargé de lui administrer la traditionnelle correction du fouet, il vous semblera que vous allez voir vos doigts s'imprimer en rouge sur la partie frappée.

Mais n'aimeriez-vous pas mieux, comme moi, moins de réalisme et plus de pensée ? Je regarde la ronde d'enfants nus de Raphaël : ils dansent, ils jouent, et cependant ce sont de jeunes dieux. Ils commandent le respect et inspirent une admiration chaste, presque religieuse. Avoir, en les voyant, la pensée grossière de tout à l'heure, serait une honte dont il faudrait rougir ; on ne l'aurait pas, d'ailleurs ; tandis que devant les nourrissons mafius de Rubens je n'ai jamais pu me défendre de l'envie de donner des claques.

Je le répète, mesdemoiselles, ne vous étonnez pas si l'on crie que je suis un Welche. Cependant il ne manque pas ici-bas d'honnêtes gens qui pensent secrètement, comme moi, seulement ils n'osent pas le dire, abasourdis qu'ils sont par les hurrahs de ceux qui crient : *Vive Rubens ! Rubens for ever !*

Allez voir, d'ailleurs, et pensez ce que vous voudrez.

Mais je ne vous ai point encore parlé du peintre ; cependant, avant de passer à un examen plus profond et plus détaillé de ses œuvres, il faut vous faire faire connaissance avec sa personnalité brillante.

Rubens (Pierre-Paul) naquit à Cologne, le 29 juin 1577, dans une maison où devait se retirer, plus tard, la reine Marie de Médicis lorsqu'elle fut exilée par son fils.

Cette maison, qui existe encore, rue des Étoiles, loge aujourd'hui un commerçant et des ballots de marchandises ; elle est simple et ne semble point au-dessus de sa destination actuelle ; aussi, quand on songe qu'une reine de France et une orgueilleuse fille de Toscane y est venue finir ses jours, on ne peut s'empêcher d'éprouver une profonde mélancolie. Quelle demeure pour celle qui était née au palais Pitti et qui avait régné au Louvre ! Et, par un jeu cruel de la destinée, il faut que ce soit celle-là même qui est morte dans la modeste chambre de l'échevin Jean Rubens et de Marie Pypelinex, dans la chambre où naquit leur septième enfant, Pierre-Paul, celle-là, et point une autre, qui ait été glorifiée par le grand peintre, non-seulement comme une reine, mais presque comme une déesse !

Dans un des premiers tableaux de la galerie du Luxembourg Rubens a peint les Parques filant la destinée de Marie de Médicis avec l'or et la soie. Hélas ! que de laine grise ajoutée à l'or et tissée dans la soie !

Pourtant Rubens avait pris les anges, les héros et les jeux pour faire cortège à sa reine de France ! Il avait

évoqué les rois de l'Olympe pour sa tombe comme pour son berceau ! Et, tandis qu'il peignait la fière princesse en Junon, nulle voix railleuse ne lui cria dans l'oreille :

« Junon exilée mourra dans la vieille ville allemande où tu es né, exilé aussi, et dans la propre chambre où ta mère t'a mis au monde ; non loin de la gothique cathédrale que l'Allemagne ne verra jamais achevée, parce que le diable en a volé les plans, non loin du couvent où Albert le Grand fabriqua son androïde (1), et du palais où Cornélius Agrippa, cet autre sorcier qui eut aussi maille à partir avec une reine de France (2), écrivit son beau livre *De l'Excellence et Prééminence des Femmes* !

Comme vous ne lirez probablement jamais ce vieux bouquin, je vous dirai en passant, mesdemoiselles, qu'il fut fait pour complaire à je ne sais plus quelle princesse, et qu'il prouvait net et clair, par les meilleures raisons, non-seulement que les femmes valent mieux que les hommes ; là-dessus, point de doute, n'est-ce pas ? mais qu'elles sont d'une essence particulière et supérieure. En voulez-vous une preuve tirée du susdit Cornélius Agrippa ? « Jetez, dit-il, un homme et une femme à l'eau : l'homme ira au fond et la femme surnagera. »

Et dire qu'en notre siècle d'incrédulité, il se trouve des gens assez sceptiques pour ajouter : « Si elle sait nager !... » Oh ! beaux jours de la foi, qu'étes-vous devenus ?

Rubens naquit donc à Cologne (3), faute d'avoir pu naître à Anvers, car son père, qui était Anversois et échevin, fut obligé de s'exiler lors des troubles causés par les iconoclastes, vers 1568, à peu près au moment où tombaient les têtes des comtes d'Egmont et de Horn.

Rubens, vous le voyez, Flamand de race et d'origine, se trouva Allemand par accident. De là grande discussion qui dure encore entre Cologne et Anvers. Les Allemands disent : « Notre Rubens, » et les Flamands réclament et s'indignent.

Moi, je suis pour les Flamands, d'après le raisonnement d'un de mes camarades de collège.

Il était né à Boulogne, de parents anglais ; parfois, pour le taquiner, nous voulions en faire un Français. « Au diable ! » s'écriait-il avec un bel accent britannique, « vous seriez né dans une écurie que vous seriez donc un cheval ? »

Rubens était encore enfant lorsque son père mourut. Sa mère, Marie Pypelinex, voulut revoir sa patrie et retourna s'installer à Anvers. Le jeune Pierre-Paul fut

(1) Homme-mécanique. On prétend que le grand Albert avait fabriqué un androïde en bois qui se mouvait et parlait. Ceci est plus fort que le canard de Vaucanson. Ce fut, dit-on, Thomas d'Aquin, l'élève et l'ami de maître Albert, qui brisa la mécanique d'un coup de bâton.

(2) Madame Louise de Savoie, mère de François I^{er}. — Cornélius Agrippa avait été l'astrologue de cette princesse. Mais tandis qu'il savait par elle les projets de François I^{er}, qui combattait alors en Italie, il correspondait avec le comte de Bourbon, La reine le sut et disgracia l'astrologue.

(3) Il y a eu de grandes discussions à ce sujet. Certains biographes font naître Rubens à Siégen, petite ville de la Prusse Rhénane ; mais l'opinion générale est qu'il est né à Cologne.

alors placé comme page chez la comtesse de Lalain, sa marraine; mais bientôt sa vocation l'emporta. Il quitta les salons pour les ateliers, et entra chez Adam Van-Noort.

Quatre ans après, il passa sous la direction d'Otto Vœnius, peintre officiel de l'archiduc Albert et de l'infante Isabelle, gouverneurs des Pays-Bas pour le roi d'Espagne.

Rubens était alors un beau jeune homme, à la mine fière, à la tournure élégante, aux façons courtoises, à la mise recherchée. Il avait déjà cette facilité et cette exécution brillante qui présageaient son génie et ses succès. Otto Vœnius le prit en amitié, se plut à en faire un homme de cœur autant qu'un peintre, et le présenta à ses maîtres, quand il eut été reçu franc-maître de l'académie de Saint-Luc. Alors commença pour le fils de l'échevin cette vie pleine d'éclat, de gloire et de plaisir qui ressemble à un conte de fée.

Quand Rubens, qui voulait connaître les maîtres et leurs chefs-d'œuvre, partit pour l'Italie, il fut comblé de lettres de recommandation pour les princes et les grands seigneurs italiens; mais ses manières de gentilhomme et sa bonne mine le servirent mieux encore que ses protections. Le duc de Mantoue s'engoua de lui et l'attacha à sa cour; aussi est-ce dans la cathédrale de Mantoue que l'on voit les premières œuvres de Rubens.

Lorsqu'il peignit ces toiles, il n'avait encore étudié que les Vénitiens. Plus tard, Michel-Auge et aussi Jules Romain, dit-on, firent une grande impression sur lui. Sa manière prit plus de hardiesse.

Il est certain, d'ailleurs, que le puissant Michel-Auge devait séduire le tempérament vigoureux de Rubens. L'exubérance de la forme est toujours ce qu'il a cherché; mais Michel-Auge poursuivait surtout le développement des muscles et de la charpente humaine, tandis que Rubens s'attache à la chair ferme, rebondie et rouge. Il a vu et il a aimé ces grosses Hollandaises blanches et roses qui crèvent de vie et de santé. On s'étonne presque que ce peintre grand seigneur n'ait pas eu un idéal plus élégant; mais il ne trouva dans la vie que joie et prospérité, il ne vit que splendeur et richesse, aussi fit-il trop souvent d'opulentes matrones vêtues de brocart et d'or.

La lumière éclate sur ses toiles, elle semble jaillir de tous les coins et de tous les angles, elle éblouit. Rien ne repose la vue et n'arrête la pensée; peut-être au milieu des fêtes et des pompes qui l'entraînaient comme un tourbillon n'eût-il jamais le temps d'arrêter la sienne. Sa carrière d'ambassadeur commença en même temps que sa carrière de peintre. Le duc de Mantoue, Vincent de Gonzague, l'envoya à la cour d'Espagne avec une mission secrète pour le roi Philippe II. Ce fut dans cette circonstance que Rubens révéla les talents diplomatiques qui le rendirent précieux à tous les princes qui l'employèrent.

Il revint cependant en Italie, où il séjourna tour à tour à Rome, à Florence, à Bologne et à Gènes. Partout on lui fit un accueil princier; on se disputait ses faveurs et ses tableaux. Quant à lui, il se laissait aller à cette vie facile et brillante; il s'était pris à aimer l'Italie, comme l'ont aimée tant de grands artistes, comme l'aiment encore les poètes, les peintres, les sculpteurs, d'un amour exclusif et presque invincible. Il y serait resté toujours, peut-être, si une

grave maladie de sa mère ne l'eût rappelé à Anvers.

Déjà il avait gagné des masses d'or, déjà son nom était entouré de ce prestige qui lui attirait la faveur de toutes les cours. Il trouva, pour courir à Anvers, des moyens de transport d'une célérité prodigieuse; toutefois, il arriva trop tard, sa mère avait rendu le dernier soupir. Il passa quatre mois au couvent de Saint-Michel, où elle était ensevelie, pleurant et priant pour elle, puis il mit ordre à ses affaires et se disposa à retourner en Italie, cette nouvelle patrie de son cœur.

Mais l'archiduc Albert et l'infante Isabelle ne voulurent point laisser partir ce grand artiste, qui faisait la gloire de la Flandre. Ils l'appelèrent près d'eux, le comblèrent de grâces et d'honneurs, l'attachèrent à jamais à la Flandre par une riche pension et lui donnèrent la clef de chambellan pour l'attacher aussi à la cour.

Ce dernier point a fourni matière à contestation parmi les biographes de Rubens: les uns, qui donnent à sa famille une noble origine, ne s'étonnent point de cette haute marque de distinction; les autres, qui ne veulent accorder à l'échevin Jean Rubens qu'une naissance obscure, prétendent que son fils ne pouvait tenir la clef de chambellan, n'étant pas noble.

On lui conteste aussi, pour la même cause, son titre de membre du conseil privé, qui lui fut conféré plus tard par le roi d'Espagne; mais je crois que ces contestations tombent à faux. L'histoire constate que Rubens fut comblé, par tous les souverains qui l'employèrent, de titres, d'honneurs et de décorations; alors de deux choses l'une, ou, comme l'affirment Michel, de Piles, Van-Grimberghe et le baron de Reiffenberg, Rubens descendait d'une noble famille slave venue en Flandre à la suite de Charles-Quint, et toutes ces faveurs lui venaient presque par droit, ou le roi d'Espagne, le roi d'Angleterre et les gouverneurs des Pays-Bas jugèrent que talent valait noblesse et agirent en conséquence; j'aime autant me ranger à cette opinion.

Quoi qu'il en soit, Rubens, riche et menant grand train, fit bâtir, à Anvers, une maison magnifique, ou plutôt une sorte de palais à la mode italienne. Il le remplit de tableaux, de statues, d'objets rares et somptueux, rapportés d'Italie, et qui formaient une collection digne d'un souverain. Toute sa vie il y ajouta de nouveaux trésors qu'il faisait acheter, çà et là, par ses émissaires et ses amis. Cette collection, qui eut bientôt une renommée européenne, fut acquise, plus tard, par le duc de Buckingham.

En outre de sa maison d'Anvers, Rubens eut un château à la campagne: c'est le château de Steen, splendide résidence située dans une des parties les plus pittoresques de la Flandre.

Quand il fut ainsi magnifiquement établi, il épousa Isabelle Brandt, nièce de la femme de son frère aîné, Philippe Rubens. C'était une robuste Flamande, blanche et rose, qui lui servit trop souvent de modèle. La première année de son mariage elle mit au monde un fils qui eut l'honneur d'être tenu sur les fonts baptismaux par l'archiduc lui-même.

Vous le voyez, mesdemoiselles, ce n'était pas un mince personnage que Pierre-Paul Rubens. Il n'y avait point en Europe de prince ou d'amateur qui ne voulût avoir un de ses tableaux. Il travaillait sans relâche, avec une promptitude incroyable, et trou-

vait encore moyen d'être homme de cour. Ses nombreux élèves ébauchaient et avançaient quelques-uns de ses ouvrages; mais on peut dire que jamais un tableau ne sortit de son atelier signé de son nom, sans qu'il y eût, par d'habiles retouches, apposé le sceau du maître.

C'est vers cette époque qu'il peignit la fameuse *Descente de Croix*, d'Anvers, le triptyque de la chapelle de Saint-Ildefonse et beaucoup de tableaux qui enrichissent les églises et les collections de la Flandre.

La *Descente de Croix* servit à payer une partie du terrain sur lequel sa maison était bâtie. On a conservé la note des dépenses faites par la confrérie des arquebusiers qui avait commandé ce tableau, et peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt pour vous, mesdemoiselles, de savoir que Rubens reçut pour sa part 2,400 florins; que le doreur du cadre et des volets (car la *Descente de Croix* est encore un triptyque) en reçut 110, et que madame Rubens eut une belle paire de gants comme appoint du marché.

Mais j'aime mieux vous mettre sous les yeux les propres comptes de la confrérie, puisqu'ils ont été conservés :

« *Extrait des registres du serment et de la confrérie des arquebusiers d'Anvers, ayant rapport à la transaction de Rubens avec les supports touchant le tableau de la Descente de Croix, posé au rétable de leur autel dans la cathédrale.*

» Le 7 septembre 1611 a été passé le contrat dudit tableau, à la salle des arquebusiers, entre ces Messieurs et Pierre-Paul Rubens, en présence de M. Nicolas Rockox, ancien bourgmestre et leur capitaine.

» Dépensé en vin d'honneur aux élèves lors, de la visitation des panneaux dans la maison dudit Rubens, fl. 9 10.

» En 1612 ledit tableau a été transporté de la maison du sieur Rubens à la chambre dudit Serment.

» Item, payé en différentes fois pour le transport desdits panneaux, des matériaux pour l'échafaudage, le transport de l'atelier dans le vestibule, etc., et de là à la chapelle et en la livraison des matériaux, les frais des ouvriers, priseurs, entrepreneurs, par signification, fl. 176, 14 1/4.

» Item, le 8 janvier 1613 on a fait accord avec Pierre-Paul Rubens et David Remeus, doreur, touchant leurs ouvrages et travaux en présence des doyens, etc., dépensé alors fl. 46 18.

» Item, le même jour, payé à-compte audit sieur Pierre-Paul Rubens, fl. 1,000.

» Item, payé à David Remeus, pour la dorure des cadres du tableau et des deux volets fresques, fl. 110.

» Item, l'an 1615, payé pour 323 pots de bière consommés par les ouvriers en construisant la muraille, fl. 40 2.

» N. B. De cette somme ledit sieur Rubens doit payer la moitié, mais point du reste.

» Item, l'an 1615, payé pour une paire de gants présentés à l'épouse dudit sieur Rubens, fl. 8 40.

» Item, le 16 décembre 1622, le doyen Jean de Leese a passé son compte général d'administration et délivré à la chambre (l'assemblée des supports) la quittance générale du sieur Pierre-Paul Rubens, peintre, par laquelle celui-ci reconnaît avoir reçu la

somme de quatre cents livres de gros (2,400 fl.) en paiement entier du tableau posé sur l'autel en date du 16 février 1621.

» Recherché et collationné es-registres de la chambre des arquebusiers d'Anvers par le sousigné secrétaire de ladite chambre.

« Anvers, le 27 juillet 1771.

» F. B. BELTENS. »

(Traduit du Flamand, par M. Gachet.)

Ce tableau est considéré, vous le savez sans doute, comme le chef-d'œuvre du maître; il se divise en trois parties comme tous les triptyques : le fond, qui est le tableau lui-même, le sujet principal et les deux volets qui peuvent recouvrir ce fond et qui sont des sujets accessoires.

La confrérie des arquebusiers d'Anvers est placée sous le patronage de saint Christophe. Christophe, en grec Christophore, veut dire porte-Christ, comme l'indique d'ailleurs la légende (1).

(1) Si vous ne connaissez pas cette légende, je vais vous la raconter.

Il y avait, en ce temps-là, un grand géant qui s'appelait Réprobus.

Il était si fort qu'il ne pouvait lutter ni contre les hommes ni contre les éléments, parce qu'il était sûr de toujours triompher.

Cependant il voulait utiliser sa force prodigieuse, et ne se sentant pas l'intelligence assez sûre pour en faire lui-même l'emploi, il résolut de la mettre au service du plus fort monarque de la terre.

Il chercha donc, car, pour rien au monde, il n'aurait voulu faire hommage de cette force sans pareille à un prince qui n'aurait pas été un souverain puissant.

C'est pourquoi il alla trouver un grand empereur qui régnait, je crois, en Asie. Ce grand empereur le fit généralissime de ses armées.

Il remporta tant et tant de victoires plus éclatantes les unes que les autres.

Mais voilà un jour la victoire se trouva plus difficile à remporter, et l'un de ses capitaines se mit à crier : « Le diable s'en mêle!... »

« — Oh! oh! dit Réprobus, le diable? qu'est cela? Serait-ce, par hasard, un empereur plus puissant que mon maître? Oui! on ne m'avait jamais parlé de ce diable! » Je vais le trouver de ce pas et m'engager sous ses drapeaux. »

Lors, Réprobus travailla quelque temps pour le diable, et, d'après la force qu'il avait, on peut juger du mal qu'il fit. Mais un beau jour qu'il cheminait avec toute une armée de démons, il les vit soudainement s'enfuir en poussant des cris de peur, parce qu'ils avaient vu une croix à un carrefour. — Ouais! dit Réprobus, il paraît que le diable lui-même a trouvé son maître. Décampons et voyons un peu ce que c'est.

Là-dessus, il s'approcha de la croix, la déplanta, la regarda et la replanta sans rien comprendre à la peur du diable.

Adoncques il s'en alla dans un désert, le cœur plein d'incertitude et de mélancolie.

Il y avait près de là une grande rivière très-profonde qu'il traversait fort bien à gué, appuyé sur le tronc d'un vigoureux palmier, dont il s'était fait une canne.

De temps en temps, il transportait sur l'autre rive des pèlerins et des voyageurs qui n'auraient jamais pu traverser la rivière à la nage tant elle était large. Au fond, Réprobus était bon et aimait à rendre service; d'ailleurs un pèlerin ne lui pesait pas plus qu'un merle.

Rubens imagina de faire de son tableau comme une sorte de poème dont chaque chant raconterait une des circonstances où le Christ fut porté durant le cours de sa vie mortelle. C'est ainsi que l'on voit sur le premier volet la sainte Vierge enceinte visitant Elisabeth; sur le tableau du fond, la descente de croix, saint Jean soutenant le corps du Seigneur expiré; sur le second volet, Siméon présentant l'enfant Jésus au temple; enfin, sur les revers des volets, des épisodes de la vie de saint Christophe.

Ce fut vers 1620 que la reine Marie de Médicis appela Rubens à Paris et lui commanda la série de tableaux symboliques qui fait de sa vie une épopée. Rubens fut reçu à la cour de France comme il avait accoutumé de l'être partout, c'est-à-dire comme un prince. Il fit rapidement les esquisses de ses vingt et une compositions et les soumit à la reine douairière, qui les accepta avec enthousiasme; puis, il revint à Anvers pour faire ses tableaux, ne trouvant pas, disait-il, à Paris, de local qui pût lui remplacer son atelier.

La vérité, c'est qu'il avait besoin de l'aide de ses élèves pour mener plus vite à fin cette œuvre gigantesque. Les vingt et une toiles furent achevées en vingt mois.

Elles eurent un succès immense, comme tout ce qui sortait des mains de Rubens. Jamais il ne fut contesté de son vivant, jamais il ne fut critiqué. Triomphe vraiment unique dans l'histoire de l'art!

Ces toiles furent transportées au musée du Louvre où on les revit dans la grande galerie à côté des autres Rubens que nous possédons. J'y reviendrai tout à l'heure. A présent, j'aime mieux poursuivre le récit de la vie du peintre.

C'est à Paris qu'il rencontra Buckingham, ce favori des rois et des reines, qui venait alors en France pour demander la main de la princesse Henriette de France, au nom de son maître.

Un jour, un tout petit enfant s'avança vers lui, et lui demanda d'une voix bien douce s'il pouvait le passer.

Réprobus se baissa pour voir le petit, l'enleva sur son épaule en souriant et se prépara à franchir la rivière à la course.

— Prends ton bâton, lui dit l'enfant.

Le géant prit son arbre en riant tout à fait. Mais voilà qu'en mettant ses jambes à l'eau, il sentit sur son épaule un poids beaucoup plus fort qu'il ne s'y attendait.

Il se redressa et avança dans la rivière. Plus il avançait cependant, plus l'enfant devenait lourd.

Bientôt ce fut un véritable fardeau. Réprobus ployait sous le faix et son palmier lui semblait un fragile roseau.

Il susait, il soufflait, il fléchissait et se relevait avec des efforts inouïs. Un moment il eut envie de jeter à l'eau ce terrible enfant, qui allait peut-être le submerger lui-même. Mais il rejeta cette mauvaise pensée et continua de marcher courageusement.

Enfin, il atteignit l'autre rive, posa l'enfant à terre et poussa un hant colossal.

Alors il s'aperçut que l'enfant était entouré de lumière, et portait à la main une boule surmontée de ce signe qui avait si fort épouvanté les démons.

« Serait-ce là, se dit-il, le plus grand roi du monde ? »

« — Réprobus, dit l'enfant Jésus, tu as porté ton Dieu sans défaillance; c'est pourquoi quitte ton vilain nom et prend celui de Christophore. Je te prends à mon service. » Désormais sers-toi de ta force pour secourir les faibles et les affligés, et porte cette croix pour unique appui. Et rien ne prévaudra contre elle. »

Le fastueux Buckingham s'engoua de l'élégant Rubens. Une liaison d'amitié s'établit entre ces deux hommes si bien faits pour s'apprécier; et cette liaison amena les relations de Rubens avec la cour d'Angleterre.

Déjà le peintre s'employait activement pour aplanir les difficultés qui divisaient la France, la Hollande et l'Espagne. Il possédait toute la confiance d'Isabelle et cherchait à réunir autour d'elle un parti national capable de dominer la situation et de maintenir la paix. Bientôt il gagna en même temps par son habileté, la confiance du roi d'Espagne et celle du roi d'Angleterre. Il fut fait ambassadeur par Philippe III, et envoyé à Londres en cette qualité.

Son influence était si grande, que Richelieu le craignait et ne dédaignait ni d'attacher des espions à sa personne, ni de lui faire une opposition ouverte.

Placé entre le roi d'Espagne, le roi d'Angleterre, le prince d'Orange et l'infante Isabelle, Rubens sut se tirer avec honneur de toutes ses négociations et mériter partout des témoignages d'estime et de satisfaction. Aussi fut-il comblé des distinctions les plus flatteuses. L'infante en fit son ami, le roi d'Espagne le nomma conseiller d'Isabelle en son conseil privé, lui fit présent de six magnifiques chevaux andalous et d'une bague enrichie de diamants; Charles I^{er} lui donna, en signe d'amitié particulière, le cordon de son chapeau, estimé six mille écus, une bague de diamants qu'il portait habituellement au doigt, et une chaîne d'or à laquelle pendait son portrait. En signe de publique satisfaction, il le créa chevalier en plein parlement.

Comblé de richesses et d'honneurs, Rubens, cependant, peignait toujours et partout. Tandis qu'il prenait à Madrid des instructions de son souverain, il laissait çà et là quelques tableaux : *l'Enlèvement des Sabines*, la *Réconciliation des Romains avec les Sabins*, etc... Il visitait les musées et copiait les maîtres espagnols pour leur demander le secret de l'énergie et de la sévère grandeur. Tandis qu'il négociait à Londres, il peignait le portrait de Charles I^{er}, neuf grands panneaux et un plafond pour le palais de White-Hall, un saint Georges à cheval qui reproduit encore les traits du roi, et une histoire d'Achille en huit tableaux.

« L'ambassadeur de Sa Majesté Catholique s'amuse quelquefois à peindre ? lui dit un jour un grand personnage de la cour d'Angleterre, qui venait le visiter.

— Je m'amuse quelquefois à être ambassadeur, » répondit Rubens.

Les négociations terminées, Rubens revint en Flandre reprendre possession de sa maison d'Anvers et de son château de Steen. Mais là encore, il ne se reposait pas. Doué d'une activité incroyable, il se levait avec le jour, peignait jusqu'à une heure avancée de l'après-midi, et montait ensuite à cheval sur un de ces magnifiques chevaux andalous qu'il avait ramenés d'Espagne.

Il peignit tout, l'histoire, le genre, le paysage, les fruits et les fleurs, et excella toujours dans tous les genres. Il écrivit des volumes pour expliquer différents systèmes plus ou moins ingénieux qu'il avait conçus sur les arts.

Il éleva même une église pour les jésuites, où il peignit trente-six plafonds. Malheureusement, cette église a

péri par un incendie, et nous ne pouvons plus juger ni des peintures ni de l'édifice. Il ne reste plus rien de Rubens architecte.

« C'est à Saint-Jean de Malines, qu'il faut aller pour voir mes bons ouvrages, » disait souvent Rubens. En effet, cette ville, qui était à proximité de son château de Steen, avait toutes ses prédilections. C'est à Malines, c'est à Anvers qu'il faut juger Rubens; cependant ses ouvrages ne sont pas rares. Il en a couvert l'Europe; mais on dirait qu'il a réservé pour la Flandre le dernier mot de son génie.

Il perdit, en 1626, Isabelle Brandt, sa première femme, et il en conçut un grand chagrin. C'est pour s'en distraire, dit-on, qu'il entreprit un voyage à travers la Hollande; mais le véritable motif de ce voyage était encore une négociation diplomatique. Il s'agissait de s'entendre avec le résident anglais de Hollande, au nom du roi d'Espagne Philippe IV. Rubens accomplit sa mission dans le plus grand secret, et, chemin faisant, il visita les artistes en renom et leurs ateliers, achetant des tableaux, en commandant, et laissant partout des traces de sa munificence.

« Après la mort de sa femme, dit Saurart, Rubens chercha une distraction dans les voyages. Il parut donc pour la Hollande, visitant les artistes de ce pays: Honthorst, à qui il acheta son tableau: *Diogène cherchant un homme...*, Abraham Bloërsacert, Corneille Poëmbourg. Honthorst étant retenu chez lui par une indisposition, Rubens eut le désir de m'avoir pour compagnon. Partis à la suite d'un festin donné en son honneur, nous visitâmes, durant quatorze jours, toutes les curiosités de la Hollande. Je pourrais donner de longs détails sur ce voyage, sur les agréments de l'esprit de Rubens; qu'il me suffise de dire que, s'il excellait dans son art, il possédait également tous les genres de mérite. Aussi était-il entouré d'un respect universel; il me parla avec enthousiasme des scènes nocturnes de Honthorst, de l'élégance des ouvrages de Poëmbourg enrichis de gracieux paysages... »

A la suite de sa mission, Rubens dut faire un nouveau voyage en Espagne; il y peignit encore des tableaux et des portraits, et en rapporta de nouveaux titres et de nouvelles décorations.

Vers 1630, à son retour dans sa patrie, il épousa en secondes noces Hélène Forment, une jeune fille élégante et coquette, dont la conduite ne fut pas toujours irréprochable. Rubens avait alors cinquante-trois ans, et, malgré une vie d'une exemplaire sobriété, il commençait à sentir ses premières attaques de goutte. Il se renferma chez lui et se remit à peindre avec ardeur.

C'est à cette époque qu'il peignit le fameux *Martyre de saint Pierre* de Cologne. Ce tableau passe à bon droit pour un de ses meilleurs. Mais, si vous allez jamais le visiter, souvenez-vous, mesdemoiselles, que ces bons Allemands ne manquent point d'une certaine ruse, et que vous n'allez pas voir là votre tableau de Rubens, tout simplement comme vous le verriez au musée du Louvre. Sans doute, vous apercevez bien, sur l'autel, un tableau qui répond à la description que vous aurez lue dans votre guide. Mais ce n'est que la copie du vrai tableau de Rubens; celui-ci est caché derrière, et si vous le voulez voir, il vous faut arriver

d'abord aux heures fixées et, de plus, donner un thaler au bedeau. Vous voilà prévenues.

Les commandes arrivaient à Anvers de tous les coins du monde. Rubens satisfaisait à toutes, grâce à son habile atelier, d'où sont sortis les Van-Dyck, les Jordans, Gaspard de Bruges, Van-Egmont, Diépinbeek, Corneille Schut, Erasme Quellyn, Monper, Vildens, Luca-Van-Uven, François Sneyders, les deux Téniers, etc....

Toutefois, les attaques de goutte devinrent plus fréquentes et plus vives. Rubens, qui avait déjà renoncé à ses travaux diplomatiques, en vint à ne plus pouvoir tenir un pinceau. Il mourut enfin, dans d'atroces douleurs, le 30 mai 1640. Sa mort fut le signal d'un véritable deuil public. On lui fit des funérailles dignes d'un souverain. Tous les corps de l'Etat accompagnèrent son cercueil, qui fut déposé à l'église Saint-Jacques d'Anvers, sa paroisse. Sa veuve lui fit élever, sur des plans qu'il avait laissés, un splendide mausolée. Un des tableaux de Rubens forme le couronnement de ce mausolée, c'est une *Sainte Famille*, où il s'est peint lui-même ainsi que sa femme et ses enfants.

Je vous ai dit, mesdemoiselles, que Rubens, malgré son immense génie, n'était point mon peintre, et je vous ai expliqué pourquoi. En regardant la gravure qui accompagne ce numéro, vous ne serez qu'à demi frappées de mes observations. C'est que cette gravure, qui reproduit fort heureusement un des meilleurs Rubens que nous ayons au Louvre, ne donne cependant qu'une idée imparfaite de sa manière. En effet, vous ne trouverez pas dans cette *Adoration des mages* l'exubérance des chairs, et l'ensemble matérialiste que les partisans de la peinture idéaliste reprochent au peintre d'Anvers. Là, la Vierge est jolie et gracieuse et fait presque souvenir des madones de Murillo, l'Enfant Jésus, s'il ne ressemble point à un Dieu, est au moins le plus gracieux de tous les *babies*; et les rois mages ont l'expression naturelle qu'ils doivent avoir. Mais quand vous irez au Louvre, regardez bien le *Triomphe de la religion*, une des toiles les plus particulièrement estimées des fanatiques de Rubens, et vous y verrez, comme en un microcosme, le type et le résumé de la manière du maître.

Une lumière éclatante et qui semble sonner la fanfare, diraient les disciples de la loi des analogies; un coloris éblouissant et qui ne laisse à l'œil aucun repos; une composition hardie, mouvementée avec une grande *maestria* qui montre bien que Rubens avait étudié Michel-Ange, et un enchevêtrement de figures allégoriques qui demandent à être expliquées; d'ailleurs, nulle impression religieuse, et sans les emblèmes, les attributs et le cartouche *FIDES CATOLICA*, on ne saurait si ces divinités appartiennent à l'Olympe ou au ciel des chrétiens. Voilà Rubens, le peintre des splendeurs terrestres, des pompes mondaines et des épopées de cour.

Cet ouvrage était, disait-on, destiné à être reproduit en tapisserie, ainsi que le *Prophète Elie dans le désert*, autre peinture de Rubens que nous possédons au Louvre, et qui est d'un prodigieux effet. Rubens a fourni beaucoup de modèles pour la tapisserie; outre les cartons et les tableaux qu'il a peints spécialement pour cet usage, on a pris toute la galerie de Médicis et beaucoup d'autres toiles. Toutes ces tapisseries ont été magnifiques. Je vous ai déjà fait remarquer, mesde-

moiselles, combien les coloristes paraissent avec avantage reproduits par les Gobelins. Je vous ai dit aussi de regarder les belles tapisseries que renferment nos musées pour vous former une bonne théorie de la couleur. Vous en apprendrez plus devant une belle tapisserie de notre manufacture impériale, mise en regard avec le tableau qu'elle reproduit, qu'avec les livres les plus disserts.

On vient justement de placer dans la galerie d'Apollon des portraits fraîchement exécutés aux Gobelins d'après des modèles de nos bons peintres contemporains. Allez les voir. Le temps n'ayant encore altéré aucune des nuances, vous n'aurez rien à deviner pour comprendre la théorie de la couleur. Si vous étudiez avec attention ces tapisseries seulement, je réponds qu'en rentrant chez vous, vous aurez appris quelque chose.

Rubens est une originalité et peut-être la plus puissante des originalités; qui en pourrait douter? Cependant, il a beaucoup étudié ses prédécesseurs, et il a pris à celui-ci sa science du coloris, et à cet autre la hardiesse du dessin, mais comme prend un homme de génie, qui s'approprie vite l'idée d'autrui, la transforme et la fait sienne avant qu'on ait eu le temps de la reconnaître. Ce qu'il n'a pris à personne, par exemple, c'est sa richesse effrénée, sa fécondité d'imagination et de main, sa pompe unique au monde que lui inspira peut-être la fréquentation des cours. Mais non, il possédait en lui-même ce don de splendeur, car bien d'autres peintres ont vu de près le luxe des rois et des reines, et nul n'a su comme Rubens faire chatoyer le velours, le brocart et les bijoux, dérouler les plis majestueux d'un manteau royal, et déployer à profusion les broderies et les dorures.

Quelle différence, mesdemoiselles, de Rubens à Rembrandt, son compatriote! Quelle distance entre ces deux maîtres! Il faut les voir à côté l'un de l'autre pour compter les degrés qui les séparent. L'un, profond comme la pensée, grave, austère, fournissant avec une seule figure de quoi faire rêver pendant des mois ceux qui l'étudient. L'autre, éblouissant le regard, étourdissant l'esprit, lassant enfin l'admiration à force d'éclat, mais ne pénétrant jamais dans le cœur ni dans ce sanctuaire intime de l'intelligence où s'élaborent nos idées.

« La vie physique déborde de l'œuvre de Rubens, » s'agit comme l'air dans le ciel, les flots dans la mer, et pourtant une espèce d'ennui saisit à la longue l'âme de celui qui le contemple, dit M. Théophile Sylvestre; le peintre, à la vérité, avait l'habitude de représenter à la fois tous les âges, toutes les conditions; mais, les mêmes types se reparaissent toujours à nos yeux. — Rubens avait le défaut d'être un peu trop de son pays, — a dit M. de Reiffem-berg, dans ses mémoires sur Rubens. — Jamais de ma vie je ne fus si dégoûté qu'en Flandre du Rubens et de ses éternelles femmes, et de son infernal éclat de couleurs, du moins, à ce qu'il me semblait, — s'écrie Byron avec une exagération mêlée de justesse. L'œuvre de Rubens présente la même uniformité que la vie animale, et comme l'activité variée nous vient de l'esprit, dont les tourments mêmes nous enivrent d'une âpre volupté, le poète cherchait ses tourments dans les ouvrages du peintre, dans la vie, partout, comme nous les cherchons nous-mêmes avec une avidité insatiable. Nature bour-

geoise, matérialiste, tiède comme la prospérité, » Rubens ne comprit rien à la poésie chrétienne, si chère aux âmes blessées, altérées d'espérances, de consolations, et il n'aimait pas la grande mysticité des monuments gothiques; souvent il a commis des erreurs grossières de sentiment dans ses compositions religieuses : un chien rongant un os sous la table de la Cène, n'est-ce pas là une chose qui répugne profondément?

« Les femmes de Rubens n'ont pas d'âme; parmi ces beautés froides et cruelles, sirènes de théâtre, ivresse et châtiement de l'homme sensuel, en est-il une, une seule, dont la physiologie sublime nous rappelle ces héroïnes qui sa- » vèrent les nations, ces mères fortes qui donnent à la patrie les penseurs et les martyrs, ces anges de la famille, puissants et doux, tour à tour penchés sur le berceau de l'enfant, le lit du vieillard, le grabat du pauvre, et dont le cœur et les entrailles sont bénis? »

Je me range bien à cette appréciation; cependant, je ne suis plus de l'avis de M. Sylvestre, quand il trouve à Rubens une nature bourgeoise. Non, certes! Rubens n'est pas un bourgeois! C'est un matérialiste, un païen, rien de mieux, mais c'est un grand seigneur de l'art!

Il est venu apporter dans l'art un élément nouveau. Il a donné le signal d'une réaction qui devait avoir une immense influence sur les maîtres modernes. C'est le père des *réalistes*. Pardon, mesdemoiselles, de ce vilain mot si mal employé! Il exprime mieux que tout autre ce que je veux dire. Le premier, Rubens a cherché avant tout et surtout la vie... Et la vie qui palpite et frissonne, c'est bien aussi quelque chose dans l'art!

Il a joué magnifiquement avec toutes les combinaisons possibles de la lumière, il a ouvert aux chercheurs une voie qui ne s'épuisera pas de longtemps; enfin, il est le père de l'école anglaise actuelle.

Titien et Michel-Ange ont été les vrais maîtres de Rubens. J'y ajouterai Vélasquez, qu'il apprécia à Madrid, et qu'il copia même. C'est au moins autant de lui que de Titien qu'il procède comme portraitiste. Et, quant à moi, j'admire particulièrement Rubens portraitiste. Voyez, au Louvre, tous les portraits que nous avons, et particulièrement celui du baron de Vicq, qui fut l'intermédiaire entre lui et Marie de Médicis, lors de la commande de la galerie du Luxembourg, et celui d'Elisabeth de France; ici, Rubens ne choisit pas ses types, il copie. Alors il ne s'occupe que de rendre la nature. Les mains d'Elisabeth de France sont des bijoux de finesse et d'élégance. A qui la faute? A Elisabeth de France, sans doute; mais combien de peintres auraient su rendre ces mains-là, si idéalement belles et si vivantes en même temps?

Nous possédons au Louvre quarante-trois Rubens, d'abord les vingt-un tableaux de la galerie de Médicis, dont je vous ai déjà parlé; les élèves de Rubens ont beaucoup travaillé à ces tableaux, dit-on, mais il est incontestable que Rubens les a composés et terminés. Les meilleurs, selon moi, sont : le *Débarquement de Marie de Médicis à Marseille*, son *Mariage avec Henri IV* et son *Couronnement*.

Pour vous donner une idée de la valeur des Rubens, je vous dirai que ces vingt-une toiles et les portraits de François, duc de Toscane, père de Marie de Mé-

dicis, de sa mère, Jeanne d'Autriche, et d'elle-même, en Bellone, ont été évalués, sous la restauration, en 1816, par les experts, 11,000,000 de francs.

Nous avons de Rubens, outre la galerie de Médicis : les *Filles de Loth*, le *Triomphe de la religion*, *Thomyris, reine des Scythes, faisant plonger la tête de Cyrus dans un vase rempli de sang*, considéré comme un des meilleurs ouvrages du maître; la *Kermesse*, qui est aussi particulièrement célèbre, et qui développe bien les tendances bestiales que nous reprochons à l'illustre Flamand; un paysage intitulé *L'Arc-en-ciel*, qui est une vue prise à son château de Sleën; *La Fuite en Egypte*, *L'Adoration des Mages*, dont vous voyez la gravure; la *Vierge entourée des saints Innocents*; la *Vierge, l'Enfant Jésus et un ange au milieu d'une guirlande de fleurs*; un *Christ en croix* qui a pourtant un certain sentiment religieux, et qui s'enveloppe dans une harmonie plus tranquille que ne le font habituellement les Rubens; le portrait du baron Henri de Vicq, celui d'Elisabeth de France; celui d'Hélène Forment, la seconde femme du peintre, et de deux de ses enfants, celui d'une dame de la famille Boonen; un *Tournoi près des fossés d'un château*, et deux paysages.

Vous le voyez, la France est riche en tableaux de Rubens, et possède au moins un échantillon de chacun des genres qu'il a traités. Le musée du Louvre est un des mieux pourvus de l'Europe. Cependant, mesdemoiselles, je vous le répète, c'est en Belgique, c'est en Flandre qu'il faut voir Rubens pour le bien juger.

Je voudrais vous énumérer tous les tableaux de Rubens qui figurent dans les musées de l'Europe, comme j'ai fait pour ceux de Chardin et de Gérard Dow; mais j'aurais à vous faire une interminable énumération. On ne lui attribue pas moins de 1,461 compositions.

Cinquante graveurs ont été occupés à reproduire son œuvre, et nous possédons, à la Bibliothèque impériale, cinq volumes in-8°, qui ne contiennent qu'une partie de cette œuvre!

Il faut pourtant que vous sachiez dans quelles villes des départements et de l'étranger vous pourrez trouver des Rubens.

En France :

Au musée de Marseille, cinq tableaux ;

Au musée de Toulouse, une grande esquisse fort estimée ;

Au musée de Bordeaux, trois tableaux ;

Au musée de Montpellier, trois tableaux et un portrait ;

Au musée de Grenoble, un tableau ;

Au musée de Lyon, deux tableaux ;

Au musée de Nantes, six tableaux, dont quelques-uns sont recommandés.

Au musée du Havre, deux tableaux et l'esquisse du *Triomphe de la Religion* ;

Au musée de Caen, un tableau et un portrait ;

Au musée de Lille, cinq tableaux ;

Au musée de Valenciennes, cinq tableaux.

A l'étranger :

Au musée de Madrid, au moins une trentaine ;

Au Belvédère de Vienne, vingt-trois tableaux ;

A la Pinacothèque royale de Munich, quatre-vingt-quinze tableaux !

Galerie royale de Dresde, trente-trois tableaux ;

Au musée d'Amsterdam, un tableau et une esquisse ;

Au musée de la Haye, un tableau-paysage et trois portraits ;

Au musée de Bruxelles, neuf tableaux ;

Au musée d'Anvers, quatre tableaux et cinq esquisses ;

A la cathédrale d'Anvers, la fameuse *Descente de Croix* et cinq tableaux importants ;

A l'église Saint-Paul, une *Flagellation* estimée ;

A l'église Saint-Jacques, le tombeau de Rubens surmonté de la *Sainte Famille*, un de ses chefs-d'œuvre, et cinq autres tableaux ;

En Russie, au musée impérial de l'Ermitage, onze beaux Rubens.

L'Angleterre est extrêmement riche en tableaux flamands, et Rubens y est représenté magnifiquement dans les musées et dans les galeries royales et particulières.

On compte cinq tableaux de Rubens à la galerie nationale ;

Le château de Windsor en possède huit et trois portraits, dont un du peintre ;

Hampton-Court a trois tableaux de Rubens et une de ses copies du Titien.

Je ne vous citerai pas toutes les galeries particulières qui contiennent des Rubens; mais voici les plus célèbres :

La collection Robert Peel : c'est dans cette collection que se trouve un portrait dit *la Jeune fille au chapeau de paille*, dont Rubens ne voulut jamais se séparer tant qu'il vécut, et qui est regardé comme un chef-d'œuvre; la collection du château de Blenheim; la collection de lord Ashburton; la galerie de Grosvenor, appartenant au marquis de Westminster; la collection Hope; la collection de M. P. Miles, à Leighton-Court; la collection Warwick; la collection Carlisle.

Les ouvrages de Rubens se sont toujours vendus à des prix très-élevés, de son vivant et après sa mort. Quelques biographes l'ont même accusé d'avarice, mais ils ont eu tort; il est avéré que Rubens était, au contraire, d'un caractère généreux et magnifique. Maintenant s'il mettait ses ouvrages à haut prix, avait-il tort? Il paraît que non, puisque la postérité a confirmé ses jugements; mais il semble qu'elle soit volée si un artiste recueille de son vivant le prix de ses travaux. Je trouve cependant cela plus juste que de voir des brocanteurs profiter en même temps de sa misère et de sa renommée, ou bien des amateurs revendant 20,000 fr., cinquante ans après sa mort, ce qu'ils ont payé 500.

En résumé, Rubens peignit beaucoup et vite parce que cela était dans son tempérament. Il plut aux juges de son temps, aux rois et aux marchands; il vendit cher, devint riche et n'eut point tort.

CLAUDE VIGNON.

INÈS DE CASTRO

Explication de l'Énigme Historique de Mars.

Le nom d'Inès de Castro est célèbre dans les chroniques portugaises ; il a inspiré les poètes, les romanciers, et le théâtre a achevé de le rendre populaire. Inès était issue d'une famille espagnole, dont le sang s'était mêlé à celui des rois de Castille et de Portugal ; très-jeune encore, elle remplit les fonctions de demoiselle d'honneur auprès de la princesse Constance, femme de l'infant don Pèdre, héritier du royaume de Portugal. Cette princesse mourut ; Inès la regretta profondément, et don Pèdre, remarquant cette douleur sincère et désintéressée, en harmonie avec la sienne, recherchait l'entretien d'Inès, qui lui parlait de l'épouse qu'il avait perdue. Peu à peu, l'affliction de don Pèdre se calma et fit place à un violent amour pour Inès ; celle-ci devint l'objet de la jalousie des courtisans, qui craignaient qu'elle ne donnât trop d'élévation à ses frères, Alvar et Fernand de Castro, que leur naissance et leurs talents rendaient dignes d'ailleurs des plus hauts emplois. L'attention du roi Alphonse IV fut éveillée, mais il était trop tard : un mariage secret unissait déjà l'infant et la fille d'honneur. Plusieurs années s'écoulèrent ; le roi voulut forcer son fils à une nouvelle alliance : don Pèdre refusa, en avouant qu'il était marié à Inès et qu'il en avait deux enfants. Le roi lui ordonna d'avoir recours au divorce ; don Pèdre refusa encore avec un respect qui n'excluait pas la fermeté. Alphonse IV, excité par ses favoris, qui étaient aussi les ennemis implacables de la famille de Castro, se rendit à Coïmbre dans la maison solitaire où demeurait Inès avec ses deux enfants. La beauté, les larmes d'Inès, la vue de ces enfants, le désarmèrent ; mais les conseils de ses courtisans effacèrent bientôt ce mouvement de pitié. Un pressentiment sinistre éclaira Inès : elle envoya ses enfants en Castille, et attendit son sort avec plus de calme. Trois conjurés se chargèrent d'assassiner la jeune femme, et, à la pointe du jour, elle vit entrer Alvarès Gonzalès, Pierre Coêlho et Diègo Pacheco, dont l'aspect lui apprit qu'elle était condamnée. Ils la poignardèrent, et l'infant, à son retour, la trouva baignée dans son sang et privée de la vie. Cet affreux spectacle ne s'effaça plus de sa mémoire et laissa sur son âme une horrible empreinte ; le prince doux, élément et sage disparut ; il ne resta que le vengeur d'Inès.

Ce fut contre son père que se tourna sa première fureur : il se mit en révolte, et de concert avec

les frères d'Inès, il ravagea les provinces où étaient situés les fiefs des meurtriers. Une affreuse guerre civile allait éclater, mais la reine, mère de don Pèdre, alla le trouver, comme une autre Veturie, et par ses larmes, elle calma la colère de son fils et obtint que du moins cette colère n'en ferait pas un rebelle et un parricide. Peu de temps après, Alphonse IV mourut. Alors la vengeance de l'infant, devenu roi, prit un libre cours. Il fit chercher les meurtriers de sa femme : l'un d'eux, Pacheco, avait déjà payé sa dette et comparu au tribunal du juste Juge ; les deux autres, Gonzalès et Coêlho, amenés en présence de don Pèdre, expirèrent lentement au milieu des plus cruelles tortures et leurs cendres furent jetées au vent.

Rassasié par ce spectacle, le roi s'occupa de ses enfants ; il les fit reconnaître par les états du royaume, en présence du nonce du saint-siège ; puis il voulut rendre à Inès les honneurs royaux dont elle n'avait pas joui pendant sa vie. On exhuma son corps ; don Pèdre posa la couronne sur son front glacé et il exigea que ses sujets rendissent foi et hommage à ces tristes restes, pendant que les musiciens chantaient les hymnes du sacre. Un monument magnifique avait été élevé, par ses soins, dans le monastère d'Alcobazar, et les funérailles d'Inès eurent lieu avec la plus grande pompe, pendant la nuit. Depuis Lisbonne jusqu'au monastère, la route était illuminée par des cierges en cire noire. Les prélats, les grands du royaume, les ambassadeurs, tous vêtus de noir, précédaient le cercueil ; le roi et ses enfants menaient le deuil. Le corps d'Inès fut déposé dans le mausolée, et don Pèdre marqua à côté d'elle la place qu'il voulait occuper un jour.

Il survécut trente-deux ans à sa femme, mais il ne se remarqua point, et leur fils aîné, Ferdinand, lui succéda. Au temps des guerres de la Péninsule, le tombeau d'Inès fut ouvert ; son corps était réduit en poussière, mais ses longs cheveux blonds restaient entiers. Un serviteur dévoué de la maison de Bragance recueillit cette belle chevelure et voulut l'offrir au roi Jean VI, qui avait émigré au Brésil, mais au moment où il se disposait à l'arranger dans une cassette, un coup de vent souffla par une fenêtre ouverte ; les cheveux fins et légers s'envolèrent dans toutes les directions, et les oiseaux du ciel en aurent tressé le duvet de leurs nids.

La mort tragique d'Inès de Castro a été reproduite sur la scène par Calderon, sous le titre de : *Régner après la mort*; La Motte, auteur français, y a puisé également le sujet d'une tragédie, et Camoëns, dans ses *Lusiades*, a consacré à la femme de don Pedre un des plus touchants épisodes de son poème.

Nous en reproduisons quelques fragments :

« L'arrêt est porté : Alphonse jure de faire périr
» Inès. Il se flatte d'éteindre dans son sang l'amour
» qu'elle inspire à don Pedre. Comment le ciel a-t-il
» permis que la même main qui avait triomphé des
» Maures ait pu s'armer contre une malheureuse
» amante ? Elle est en sa présence : il se sent ému de
» pitié. Mais les clameurs du peuple et les conseils
» d'une politique cruelle le portent à la rigueur. La
» triste Inès jette des cris d'effroi, non qu'elle craigne
» pour elle-même, mais elle tremble pour ses enfants.
» Elle élève vers le ciel ses yeux baignés de pleurs,
» ses yeux !... hélas ! le poids des fers chargeait ses
» mains innocentes, Elle reporte ses regards vers ses

» enfants qu'elle va laisser orphelins, et adresse ses
» plaintes à leur inflexible aïeul....

» La vieillesse sévère du monarque se laissait émou-
» voir par la pitié, mais le peuple et les destins éga-
» lement inexorables demandaient leur victime. Les
» barbares conseillers d'Alphonse, voyant le roi
» ébranlé, n'ont pas honte de tirer leurs épées contre
» une femme. Cruels, vous étiez chevaliers, et vous
» devenez des bourreaux ! Livrés à leur aveugle rage,
» ils plongent le fer dans ce col d'albâtre, ils déchir-
» rent ce sein inondé de larmes.... Inès meurt, et,
» comme on voit la fleur moissonnée avant le temps
» se sécher et se flétrir sous les mains qui l'ont abat-
» tue, ainsi la mort vient obscurcir ses attraits. Les
» couleurs de la vie et de la beauté s'effacent sur son
» visage expirant, ses roses disparaissent sous la pâ-
» leur du trépas. Les nymphes du Mondigo la pleurè-
» rent... » (Livre III des *Lusiades*, traduction de La
Harpe et d'Hermilly.)

BIBLIOGRAPHIE

MADELEINE

Récit d'Auvergne.

Traduit de l'anglais de miss JULIA KAVANAGH (1).

L'Angleterre, depuis une époque assez reculée, compte une longue suite de femmes auteurs dont les écrits sont une des gloires de ce pays, où la culture des lettres est répandue dans toutes les classes. Lady Russell, mistress Hutchinson ont laissé des mémoires et des lettres que l'on consulte avec fruit et où revivent les sanglantes tragédies du règne des derniers Stuarts. Les lettres de milady Montague font oublier celles de lord Chesterfield; les œuvres dramatiques de Joanna Baillie, consacrées à l'histoire d'Ecosse, ont un mouvement et un feu que n'égalent ni Dryden, ni Otway; miss Opie, mistress Inchbald, miss Burney, et surtout miss Edgeworth ont laissé des écrits d'une moralité élevée et d'un grand charme; de nos jours, lady Georgiana Fullerton, Currer Bell (miss Brontë), mistress Gaskell, ont écrit des romans d'un puissant intérêt, et à côté de ces noms qui ont traversé le détroit et se sont acquis parmi nous une réputation égale à celle qui les environne en Angleterre, il s'en trouve de plus obscurs, petites étoiles de la brillante pléiade, pour lesquels le jour de la célébrité viendra peut-être

et dont les œuvres, peu connues encore, méritent cependant une attention sérieuse. Parmi ces noms, nous citerons celui de miss Kavanagh; parmi ces œuvres, *Madeline*.

Nous devons quelque reconnaissance à miss Kavanagh, qui a choisi son héroïne parmi nos compatriotes, qui a placé la scène de son roman (si c'est un roman) dans une des contrées les plus pittoresques de notre France. Rien n'est plus simple que ce récit, rien n'est plus noble aussi, car le drame n'y ressort que des plus généreux sentiments qui puissent agiter l'âme humaine. Une jeune fille, Madeleine, trompée dans ses premières et pures affections, tourne vers Dieu ce cœur dont un homme n'a pas voulu; elle déverse sur les pauvres ces trésors d'affection et de dévouement qu'elle ne peut pas consacrer à une famille de son choix; sa famille, à elle, ce sont les misérables de son village, la veuve abandonnée, le pauvre vieillard, le malade qui souffre seul sur une couche indigente; elle se consacre à toutes ces misères, et dans la lutte de chaque jour qu'elle entreprend contre la pauvreté et contre la froide indifférence, son âme se fortifie, son dévouement s'agrandit, son cœur et sa maison s'ouvrent à toutes les infortunes, et enfin, à travers mille difficultés qui eussent rebuté un moins héroïque courage, elle parvient, obscure paysanne, à fonder un hôpital où ses amis et les amis de Jésus-Christ seront secourus, alors qu'elle, leur providence visible, n'existera plus. Elle meurt, mais son œuvre est achevée. On le voit, rien de plus simple que ce récit; le talent de miss Kavanagh, sa grande connaissance de l'âme humaine l'ont rendu émouvant à un

(1) Un volume, format anglais; prix : 2 fr.; par la poste, 2 fr. 40 c. Chez Putois-Crettet, libraire-éditeur, rue Bonaparte, 39.

haut degré. Les premiers essais de Madeleine dans la carrière du bien, ses luttres contre la froide impassibilité des riches de son village, ses tentatives, ses succès, sa mort enfin, sont racontés d'une manière frappante, neuve et naturelle, que nous ne trouvons pas toujours dans les rapports académiques qui motivent les prix Montyon accordés à la vertu. Nous citerons une scène où le caractère de Madeleine, simple dans sa grandeur, se peint à merveille. Une fièvre épidémique s'est abattue sur le village de la jeune fille; le fléau inspire à tous, même aux hommes les plus courageux, une terreur profonde.

Le lendemain, quand Madeleine quitta la maison de bonne heure, elle lut la redoutable nouvelle dans les yeux de la première personne qu'elle rencontra :

« Où est-ce? qu'y a-t-il? » demanda-t-elle.

— Dans la maison de Michel Mandrin, répondit une femme. Que Dieu nous soit en aide ! C'est un jour de malheur pour le Mont-Saint-Jean.

— Qui est près d'eux? demanda encore Madeleine.

— Personne encore. C'est Michel Mandrin qui est tombé malade, et l'on dit que les trois enfants sont couchés aussi. Sa femme est morte au printemps dernier. Heureusement pour elle ! La pauvre vieille mère est sortie à trois heures du matin, se tordant les mains et appelant au secours. On lui a donné quelques drogues à la mairie, mais personne n'a voulu entrer avec elle dans sa maison, ni même la toucher.

— Où est M. le curé?

— Parti à cheval pour chercher le docteur. O sainte Vierge! quelle misère!

Madeleine ne répliqua point; mais, rentrant chez elle, elle prit le petit panier dans lequel elle avait préparé les médicaments du docteur, et retourna à la mairie.

MM. Dubois et Jean Renaud, pâles d'effroi, causaient avec quelques paysans également terrifiés. A la vue de Madeleine, le silence se fit. Ils crurent qu'ils allaient apprendre un nouveau malheur.

« Monsieur, dit-elle en s'adressant au maire, je viens déclarer devant ceux qui sont ici présents que, s'il plaît à Dieu de ne pas épargner ma vie dans cette calamité, je lègue tout ce que je possède à Marie Michon; elle m'a promis de son côté de veiller aux besoins de nos vieillards quand je ne serai plus, comme je l'aurais fait durant toute ma vie.

— Que voulez-vous dire? reprit le maire quelque peu troublé. Avez-vous gagné la fièvre pour parler si bien de la mort? »

A peine avait-il prononcé ces paroles, que chacun recula instinctivement. Madeleine se trouva seule au centre de la salle.

« Non, grâce à Dieu, je n'ai pas gagné la fièvre; mais je m'en vais à la maison de Michel Mandrin; et, quoique je n'aie pas peur, cependant il se pourrait que je ne sortisse pas de là vivante. En pareil cas, il est juste de penser à ceux qu'on laisse derrière soi. »

A ces mots, chacun se rapprocha de Madeleine avec un mélange de sympathie et d'admiration. M. Dubois, comme tous les autres, éprouva un mouvement d'attendrissement devant une fermeté et un dévouement si héroïques.

« Ma chère Madeleine, dit-il avec bonté, cela ne doit pas être, la mère de Michel Mandrin peut le soigner pendant un certain temps. Aller si tôt chez eux, ce serait risquer votre vie inutilement.

— La mère de Michel est vieille et faible, monsieur, reprit Madeleine. Que peut-elle faire? Et si elle tombait malade? Il faut que j'y aille. »

Tous se taisaient et se regardaient étonnés. Madeleine parlait un langage inintelligible pour eux.

« Mais savez-vous que vous allez chercher la mort dans cette maison? lui dit un des assistants en fixant sur elle un regard interrogateur.

— Ce n'est pas une mort certaine, répliqua-t-elle; mais en supposant qu'elle le fût, ce ne serait pas encore une raison pour les laisser mourir sans secours.

— Madeleine, dit gravement M. Dubois, je vous le répète, cela ne peut être. Et que deviendrait votre hôpital, si vous mouriez? »

Cette fois, il n'y avait plus d'ironie dans le ton de M. Dubois. Il était profondément ému, car, bien qu'il fût souvent égoïste et trop jaloux de son autorité, il avait d'excellentes qualités qui, en ce moment, prenaient le dessus. Madeleine l'écouta en silence; enfin elle continua avec une certaine solennité :

« Dieu seul peut savoir si je succomberai; néanmoins, je crois fermement que s'il m'a réservée pour une tâche, il ne me rappellera pas avant que cette tâche soit accomplie.

— Ainsi, vous persistez, Madeleine?

— Il le faut, monsieur. »

Mille objections s'élevèrent encore.

« N'y allez pas! n'y allez pas! lui criaient-ils de toutes parts.

— Il le faut! répétait-elle en secouant la tête. Oui, vraiment, il le faut. Ne cherchez pas à me retenir; mais, si vous voulez m'aider, voici ce que vous pouvez faire : il y a un petit mur au bout du jardin de Michel; par là, il est facile de descendre un panier contenant quelques provisions. Vous me donnerez papier, plume et encre, j'écrirai ce dont j'aurai besoin. Mais que personne, excepté le médecin et le curé, n'entre dans la maison, car il n'est pas permis d'exposer inutilement sa vie. »

M. Dubois donna à Madeleine les objets qu'elle demandait. Elle les plaça soigneusement dans son panier, et se prépara à quitter la mairie. Elle fût allée au-devant d'une mort certaine, qu'il n'eût pas été possible de rencontrer une plus touchante sympathie.

« Adieu, Madeleine, que Dieu vous garde! » Et chacun lui faisait ses adieux avec un véritable chagrin, comme si elle ne devait plus revenir. Madeleine, émue par ces preuves d'affection, les remerciait avec son doux sourire. Mais, sans se laisser ébranler, elle partit tranquillement.

« Voilà une noble fille! » s'écria M. Dubois au moment où elle s'éloignait, et cette exclamation rencontra son écho dans le cœur de tous les témoins de cette scène.

Le silence du tombeau régnait dans les rues; de temps à autre, une figure consternée apparaissait à une fenêtre et reculait d'effroi. Quelques-uns, cependant, qui devinèrent l'objet de la démarche de Madeleine à la route qu'ils lui voyaient prendre, ouvrirent leur porte et lui adressèrent les plus sages remontrances sur les dangers auxquels elle s'exposait. Ce fut en vain : Madeleine était inébranlable. En atteignant la maison infectée, elle vit que la terreur avait chassé les voisins. Tout était désert. La porte de Michel Mandrin était ouverte, mais pas un, pour tout

l'or du monde, n'aurait consenti à en franchir le seuil. La jeune fille entra sans hésiter. Avant de refermer la porte, elle se retourna pour saluer, en signe d'adieu, quelques femmes qui l'avaient accompagnée à distance et qui suivaient ses mouvements. Celles-ci la virent entrer calme et sereine dans cette maison de mort. En ce moment solennel, la figure de Madeleine leur apparut comme celle d'un de ces esprits sanctifiés qui se dérobent à nos yeux après les avoir éblouis d'une céleste vision.

Cette scène donne parfaitement l'idée du talent de miss Kavanagh, et de la simplicité pathétique qu'elle sait imprimer à ses créations. C'est le grand art que

de faire beaucoup avec peu de chose, d'arriver au sublime par le simple, et d'intéresser sans avoir recours aux moyens usés des dramaturges. Cet art, miss Kavanagh le possède; mais pour faire la part de la critique, qui réclame ses droits, nous croyons qu'une connaissance plus approfondie de notre religion lui aurait fait éviter quelques notes fausses, qui se rencontrent surtout dans le caractère du curé du village et dans le récit des derniers moments de Madeleine. Ce sont des ombres qu'une main attentive fera disparaître, sans nul doute, dans une seconde édition, que l'ouvrage mérite et qu'il est sûr d'obtenir.

M. B.

SOUVENIRS D'UNE INSTITUTRICE

HISTOIRE D'UNE AME.

(Suite et fin.)

Paris, mars 18...

Berthe est partie; elle nous a écrit une longue et touchante lettre, où je retrouve un cœur que je sais bon, une foi que je sais réelle, et où se peignent avec ardeur et son dévouement conjugal et son intrépidité. Ce courage, cette vaillance ne lui viennent pas, à coup sûr, de sa pauvre mère, qui, moins que jamais se montre rassurée. Qu'elle est ingénieuse à se créer d'effrayantes chimères ou à se représenter de trop terribles réalités! Aujourd'hui, c'est la mer et ses sinistres; elle y pense le jour; la nuit elle s'éveille, épouvantée par un songe; dans quelques semaines ce seront d'autres dangers, mais toujours redoutables... Les fièvres malignes, les animaux de l'équateur, depuis l'insecte au dard venimeux jusqu'au tigre des forêts, elle redoutera tout, la pauvre mère! J'essaie de la rassurer, et quelquefois la contagion de la crainte et des pleurs me gagne. Claire, depuis le départ de sa sœur, a élevé dans sa chambre un petit autel à la Sainte Vierge, et là, tous les soirs, nous disons les litanies et l'*Ave, maris Stella* pour les voyageurs. Hier, je lisais tout haut, en présence de madame de la Perne, ces paroles si belles que l'Eglise place dans la bouche de ses enfants au début d'un voyage :

«Soyez, Seigneur, notre secours lorsque nous nous mettons en chemin, notre consolation lorsque nous voyageons, l'ombre qui nous rafraîchisse dans l'exès de la chaleur, l'habillement qui nous couvre dans le froid et la nudité, le char qui nous porte lorsque nous serons fatigués, notre protecteur dans l'adversité, notre soutien dans les pas glissants, le port où nous nous abritons dans le naufrage, afin que vous ayant pour conducteur, nous arrivions heureusement au lieu où nous allons, et que nous revenions en santé dans notre maison. »

« C'est beau ! dit madame de La Perne, en essayant quelques larmes.

— Oh ! maman, c'est si vrai ! s'écria Claire, Dieu nous regarde toujours, et ses anges nous accompagnent en tous lieux. Va, ils ramèneront ma sœur auprès de nous.

— Elle courra tant de dangers là-bas ! Ces forêts qu'elle doit traverser sont remplies de brigands; il y a des reptiles sous tous les buissons, j'ai, vois-tu, des pensées horribles. »

Hélas ! on le voit bien, mais que peuvent les plus belles raisons contre ces fantômes d'une imagination inquiète ! Elle a des *pensées de derrière la tête*, pensées sombres, terribles, et dont elle n'ose peut-être dire le dernier mot. Je la vois feuilleter sans cesse des voyages en Amérique et se repaître à loisir des plus noires descriptions de quelques touristes ennuyés ou de quelques mineurs qui n'ont pas trouvé dans l'El-dorado ce qu'ils étaient allés chercher. Pauvre mère ! et elle ne va pas vers le souverain refuge, vers le Dieu qui commande aux éléments, et qui ne permet pas qu'un cheveu de notre tête tombe sans sa permission !

Paris, août 18...

Enfin, nous avons reçu des nouvelles de Berthe, datées de Rio-Janeiro. Elle nous écrit au débarquement, après une traversée facile; et déjà sous l'impression de ce beau climat, de cette nature magnifique qu'elle a entrevue, elle est pleine d'espérance. Le lendemain de sa lettre elle devait partir pour les bords du Paraíba, où se trouve l'exploitation des mines concédées à son mari. Aucune alarme, nulle crainte ne percent dans ses expressions, elle nous rassure par son calme, elle nous égaie presque par son espoir... Nous voilà tous rassérénés. Claire, qui a une simplicité d'enfant avec une piété d'ange, avait promis une forte aumône à la pauvre voisine et un cierge à la Sainte Vierge, si nous recevions des nouvelles de sa sœur. Elle s'est acquittée elle-même de sa première promesse, et, ce soir, je suis

allée à Notre-Dame-des-Victoires, où j'ai allumé devant l'autel le petit cierge du vœu. Il n'était pas seul : un grand nombre de lumières tremblotantes éclairaient à demi la chapelle et la statue de Marie. Je n'ai jamais vu sans émotion ces petites flammes, allumées au pied des autels par des mains inconnues, et disant chacune à Dieu une crainte, un espoir, une prière. Celle-ci dit : — Sauvez mon enfant ! L'autre : — Rendez la vie à ma mère ! D'autres encore : — Ramenez près de nous celui que nous attendons ! — Préservez mon fils des séductions de la jeunesse ! — Sauvez-nous de la ruine ! — Sauvez-nous du déshonneur ! — Donnez-moi la pureté du cœur ! — Consolez-moi dans mes peines ! S'ils pouvaient parler, ces pauvres cierges, ils diraient des misères inénarrables, mais aussi une immuable confiance en Dieu par Marie, et les *ex-voto* suspendus aux murs de ces chapelles montrent combien de souffrances ont été soulagées, combien d'espérances réalisées.

Paris, novembre 18...

Nous voyons fréquemment Fernande, qui est fort heureuse dans les doubles fonctions de fermière et de dame châtelaine. Elle administre à merveille l'étable et la basse-cour qui sont de son ressort ; et elle fait gracieusement les honneurs de sa maison. Elle s'applique avec énergie à connaître les plus minutieux devoirs de son nouvel état, et elle y réussit ; mais son esprit net et positif ne peut comprendre les illusions, les espérances et les entraînements de sa sœur. Lorsqu'elle discute les chances du retour de Berthe, elle nous glace, et nous sortons plus tristes d'auprès d'elle, quoiqu'elle ait voulu nous consoler.

Paris, février 1848.

La foudroyante révolution qui vient d'éclater sur Paris et sur la France nous a frappés aussi d'un coup bien douloureux. La fortune de M. de la Perne, déjà ébranlée par les nombreuses faillites de l'Allemagne, sombre en quelque sorte sous ses pieds ; il ne sait comment faire face aux paiements : la gêne est entrée dans la maison, la ruine est à la porte. Nous sommes désolés. Et au milieu de cette calamité domestique, les commotions de la place publique retentissent encore ; il faut, à l'heure où il voudrait se recueillir, que M. de la Perne endosse son uniforme, qu'il monte la garde, qu'il aille aux élections, et sa femme, déjà si inquiète, ajoute la peine de son absence et de ses périls possibles à toutes celles dont elle est abreuvée.

Paris, mars 18...

Aujourd'hui devait se faire un paiement, et la caisse était vide. Heureusement j'ai pu offrir mes petites économies, elles ont suffi. M. de la Perne écrit à Aurèle pour le prier de venir à son secours : quelle sera sa réponse ?....

Paris, mars 18...

La réponse est arrivée. M. de Flers s'offre à prêter une faible somme à son beau-père, mais en le prévenant qu'à l'avenir on ne doit plus compter sur lui, que ses capitaux sont engagés, etc., etc. Cette lettre, en dépit des ménagements polis dont la pensée était environnée, a fait couler bien des larmes.

« Ah ! Berthe eût mieux inspiré son mari ! » s'écria madame de la Perne avec amertume.

Ceci ne me paraît pas évident, car lorsqu'on demande un service à deux personnes qui aiment l'argent, l'une pour le dépenser, l'autre pour le placer ; l'une ne *peut* pas, l'autre ne *veut* pas. Le résultat est le même, et, je dirais volontiers, le principe aussi.

Le soir, après une triste journée, Claire est venue me trouver dans ma chambre. Elle s'est assise sur un tabouret auprès de moi, en me regardant d'un air ému et timide, comme quelqu'un qui a une confiance à faire.

« Qu'avez-vous, ma bonne Claire ? lui dis-je.

— Du chagrin, répondit-elle, puisque mes parents en ont. Pourtant, mademoiselle, il m'est venu une idée.....

— Dites-la, chère amie.

— Eh bien ! Mais vous ne vous moquerez pas de moi ?.... »

Je l'embrassai, et elle reprit :

« Vous savez que depuis le mariage de Fernande, maman m'a confié tout à fait l'administration du ménage ; elle ne se mêle plus de rien ; je règle les repas, je compte avec les domestiques, je donne le linge, et je vais seulement, tous les mois, demander de l'argent à maman... Or, nous voici à la fin du mois, ma caisse est presque à sec, et je crains bien que ma petite mère ne soit sans argent... Je n'ai pas envie de lui en demander ; cela lui ferait de la peine : si j'essayais de gagner quelque chose, je ferais aller doucement le ménage, maman ne s'apercevrait de rien, nous arriverions à la fin de la crise, et tout s'arrangerait... Qu'en pensez-vous, bonne amie ? »

Je hochai la tête, et je lui dis :

« Comment gagner de l'argent, dans votre position, à votre âge ? que pourriez-vous faire ?

— Je travaillerai de mes mains ; oh ! soyez tranquille, je n'irai pas, comme dans les historiettes, chanter sur les places publiques, en m'accompagnant de ma harpe... Ai-je une tournure à jouer la *chanteuse voilée* ? »

Elle se mit à rire innocemment, car elle voit de haut son infirmité. Nous reprimés ; elle énumérait en marquant sur ses doigts :

« Je sais coudre et broder.

— Oui, mais les ouvrages grossiers ne sont pas payés, et les magasins de lingerie, qui donnent d'ordinaire aux ouvrières de beaux et lucratifs travaux, sont en pleine stagnation.

— C'est vrai : mais la tapisserie, les belles broderies au passé ?

— Ouvrages de luxe, à une époque où les riches sont tentés de se refuser le nécessaire.

— Je ne parlerai pas des ouvrages de fantaisie, les fleurs, les imitations de laque, les écrans, tout ce que vous m'avez appris à faire... »

Elle réfléchit un instant ; tout à coup, elle tira de sa poche un petit crochet d'ivoire et me dit d'un air joyeux :

« Victoire ! j'ai ce qu'il nous faut ! La mode est aux ouvrages simples, peu coûteux, en voici où il ne faut qu'un peu de coton et de laine... je fais bien le crochet, n'est-ce pas, mademoiselle ?

— A merveille.

— Et vous me disiez quelquefois en riant que j'avais, en fait de crochet, le don de l'invention. Que n'ai-je

pas fait! des courte-pointes, des bottines, des cols, des manchettes, des bonnets, des coussins, des cordons de sonnette, des rideaux... j'ai innové, et j'ai une armoire remplie de mes *chefs-d'œuvre*. Portons cela à un magasin, on nous l'acceptera, je ferai d'autres objets, je travaillerai soir et matin, car il faut que papa et maman n'en sachent rien, et nous réussissons!

Elle frappa des mains, ses yeux brillaient, je ne me sentais pas la force de décourager son généreux élan.

« Essayons, lui dis-je, demain, j'irai porter vos trésors à un magasin que je connais, mais c'est à une condition : que je travaillerai avec vous, Claire.

— J'y compte bien! » dit-elle en me sautant au cou.

Paris, mars 18...

Nous avons réussi! Dieu vient en aide à ma pieuse enfant. La propriétaire du magasin où je me suis présentée a parfaitement accueilli mes offres, elle a acheté à un prix assez raisonnable ma pacotille, et m'a fait d'autres commandes. J'ai rapporté au logis : argent, coton, laine et crochets.

Claire, enthousiasmée, s'est mise aussitôt à l'ouvrage; elle a une adresse et une agilité extrêmes, et ce don d'invention, qui, dans les objets frivoles, crée les modes nouvelles. Ses mesures sont si bien prises que madame de la Perne ne se douta de rien; on a renvoyé la femme de chambre : Claire et moi nous la remplacerons, et en vivant à l'écart, avec économie, nous pourrions attendre de meilleurs jours.

Paris, mai 1848.

Nos affaires, c'est-à-dire, nos travaux, nous donnent pleine satisfaction; nous nous levons matin, nous nous couchons tard pour satisfaire aux commandes, et le ménage se soutient sans dettes et sans trop de privations. M. de la Perne, absorbé par les affaires, madame de la Perne par les soucis, ne s'inquiètent guère de ces détails d'intérieur; ils croient bénévolement que les denrées étant à bas prix, notre argent ne diminue presque pas. Grâce à Dieu, Claire se porte bien; il semble qu'elle vive surtout par l'âme, et que cette fatigue filiale lui fasse du bien. Pour moi, je suis heureuse, plus que je ne l'ai jamais été; il semble que j'emploie des forces qui me pesaient, et je dépense avec bonheur un surcroît de sentiment et de vie... C'est si bon d'être utile aux autres!

Paris, mai 18...

Fernande est venue nous voir ce matin; d'abord un peu embarrassée de sa contenance, elle s'est rassurée par l'accueil plein de franchise et de tendresse que ses parents lui ont fait. Elle est venue me trouver dans ma chambre, et je me suis vite aperçue que la pauvre jeune femme avait le cœur gros; elle s'est mise à pleurer à sanglots, en disant :

« Que mon père et ma mère sont bons! pas un reproche! pas une plainte!

— Cela vous étonne-t-il, lui dis-je, ne les connaissez-vous pas? »

Elle garda le silence en continuant de pleurer; enfin, elle reprit :

« Que faut-il que je fasse pour que mon enfant ne venge pas mes parents?... Je l'aime tant déjà, et quand je pense qu'un jour, peut-être, il se détournera de moi

et de son père comme nous nous sommes détournés... qu'il refuserait de nous venir en aide, comme nous l'avons refusé, oh! cela me brise le cœur! A mesure que l'époque de la naissance de mon enfant approche, je sens mes torts et j'ai peur!... »

— Mon enfant, mettez votre confiance dans la bonté de Dieu, il ne vous punira pas d'un tort peut-être involontaire. »

Elle reprit avec une énergie que je ne lui avais jamais vue :

« Il est certain que je n'ai pas dicté à Aurèle la lettre qu'il a écrite à mon père, mais ne lui avais-je pas témoigné toujours mon goût pour l'argent, ne l'avais-je pas choisi lui-même parce qu'il était à la fois riche et très-prudent, ne suis-je pas justement punie d'avoir eu tant d'attachement pour les biens de ce monde, puisque, dans un moment de désastre, je me suis vue les mains liées, et que je n'ai pu venir au secours de mon père et de ma mère! Que faire maintenant? »

— Ne pas vous révolter contre le sort que vous avez choisi, contre le mari que vous avez préféré, mais prier Dieu en silence, lui offrir vos peines et vos mortifications, et tâcher d'obtenir doucement, par votre grâce et par votre bonté, quelque ascendant sur l'esprit d'Aurèle et sur ses goûts un peu... un peu tenaces. Tâchez aussi, pour vous habituer à donner, de faire quelques aumônes aux pauvres, en demandant pardon à Dieu de ne pouvoir faire mieux.

— Hélas! dit-elle, je ne puis disposer de la moindre somme.

— D'accord, répondis-je, mais à la campagne on peut beaucoup faire avec peu : quelques légumes, du lait, des œufs pour les malades, voilà des choses qui sont sous votre administration, et que votre mari ne vous empêchera pas de donner.

— Je ne le crois pas, répartit-elle, je veux suivre vos conseils, afin que mon petit enfant soit bon... Je suis toute changée au fond de l'âme depuis que j'ai cet espoir.

— Allez, lui dis-je, les petits enfants sont les envoyés de Dieu auprès de leurs pères et de leurs mères; ayez confiance, Fernande, et tout ira bien!

Paris, juillet 1848.

Un peu de paix succède aux débats de la place publique, aux scènes affreuses des barricades, et nous nous en ressentons dans notre intérieur. M. de la Perne a fait quelques rentrées, ses affaires reprennent, mais, pour cela, nous n'abandonnons pas les nôtres; la tête et les mains de Claire marchent toujours, elle invente des modèles, des points nouveaux, je travaille en sous-ordre, on nous paie assez bien, et les désirs de cette chère enfant sont réalisés. Sa chambre est un sanctuaire où la prière et le travail seuls ont accès.

Du reste, ce labeur, cette fatigue n'ont rien à la grâce et à l'enjouement de son humeur; ses caresses, ses attentions, son chant, sa harpe, et surtout son caractère délicieux, reposent et réjouissent ses parents; avec elle, ils se consolent de tout, même de l'éloignement de Berthe, même de la froideur de Fernande. Cette dernière, cependant, fait ce qu'elle peut pour réparer un tort qui n'était pas tout à fait le sien, elle écrit fréquemment et d'une manière plus affectueuse qu'autrefois, et même, se prévalant de sa position de

ferrière, elle nous envoie des produits de sa basse-cour et de son jardin, qui viennent admirablement au secours de notre ménage. J'entrevois dans l'âme de cette jeune femme, dans ses regrets, dans les prévenances discrètes dont elle entoure ses parents, un changement que la maternité seule pouvait causer, et j'espère tout d'un nouveau devoir qui l'arrachera à elle-même et aux préoccupations égoïstes qui, jusqu'ici, l'avaient absorbée.

Pas de nouvelles de Berthe.

Paris, octobre 18...

Fernande a donné le jour à un beau garçon; son père et sa mère ne l'ont pas quittée, et cet événement heureux a été l'occasion d'une réconciliation complète entre les parents et leur fille. Le gendre viendra plus tard, il sera gagné par Fernande et par ce petit enfant nouveau-né, qui deviendra un messager de paix. Nous serions pleinement satisfaits si nous recevions plus fréquemment des nouvelles de Berthe; cette chère exilée nous tient au cœur.

Paris, avril 1849.

Les mois passent doucement, notre situation s'améliore, le crédit se relève, et voyant luire de plus beaux jours, j'ai cru devoir interdire à Claire un travail qui aurait fini par compromettre sa santé; enfin j'ai révélé à ses parents ce secret de tendresse. Que d'éloges et de bénédictions elle a reçus, et, pour ma part, que de marques d'amitié qui me sont allées à l'âme! Claire continuera cependant à inventer des modèles, mais elle les fournira à quelques pauvres filles du voisinage, qu'elle a formées à l'école du crochet, et qui pourront gagner leur vie à l'aide de ce travail. Lorsque ses parents la remercient et la louent :

« C'est Dieu qui a tout fait, répond-elle, et puis, le bon saint Joseph, je le priais toujours : il a tant travaillé pour Jésus enfant, il sait ce que c'est que de travailler pour ceux qu'on aime! »

On l'embrasse, on la caresse; M. de la Perne me disait l'autre jour :

« C'est notre petite Cordélie.

— Ne dites pas cela, répondis-je, car en flattant la fille, vous feriez de la peine à la sœur.

Paris, août 1849.

Depuis six mois nous n'avions pas reçu de nouvelles du Mexique, et une vive inquiétude troublait la tranquillité qui nous est rendue. Que penser? Qu'imaginer? Aujourd'hui que les communications de l'Europe aux pays d'outre-mer sont si promptes et si faciles, le silence paraît plus sinistre et ne s'explique plus que par un grand malheur.

Hier soir, nous étions réunis autour de la harpe de Claire, qui venait d'achever l'*Ave Maria*, de Schubert, lorsque nous entendîmes marcher dans l'antichambre, d'où s'élevait aussi un murmure confus de voix. La porte s'ouvrit, et, dans l'ombre, nous vîmes apparaître une femme en deuil, suivie d'une domestique qui portait un petit enfant. J'hésitai, mais madame de la Perne l'avait déjà reconnue.

« Berthe! » s'écria-t-elle; et elle vola vers la jeune femme, la serra dans ses bras, riant, pleurant tout à la fois, et répétant :

« Berthe, mon enfant, c'est donc toi! Oh! que Dieu est bon de t'avoir ramenée! »

Berthe répondait aux caresses de sa mère, mais aucune expression de joie ne paraissait sur son visage, et l'émotion du retour n'avait pas coloré ses joues pâles, où roulaient des larmes qui ne tarissaient pas.

« Ma fille, ma Berthe, dit enfin M. de la Perne en l'embrassant avec la plus vive tendresse, te voici revenue, mais qu'est-ce que ce deuil? et pourquoi ne nous as-tu pas écrit? où est Etienne? »

A cette dernière question, elle leva ses yeux profondément tristes, et elle dit d'une voix tremblante : « Etienne est resté là-bas, mon père, il ne reviendra plus jamais, il est mort de la fièvre jaune! »

— Veuve, ô ma pauvre enfant! et tous s'empresèrent encore plus autour d'elle.

— Je suis revenue, dit-elle, je vous ai amené mon enfant. »

Elle se tourna vers la nourrice : nous vîmes alors que c'était une négresse; elle s'approcha et nous laissa voir, endormi sur son sein, le plus bel enfant blanc et rose qui ait jamais fait l'orgueil d'une mère. Berthe elle-même parut se ranimer en voyant ce radieux visage.

« C'est Inès, nous dit-elle. Elle venait de naître quand son pauvre père... un coup de foudre... et me voilà seule, sans Etienne... »

Ces derniers mots se perdirent dans les larmes. La force de cette pauvre jeune femme est brisée, elle a tant souffert! Si l'amour, si les soins les plus tendres avaient pu la consoler, elle se serait sentie soulagée auprès de ses parents et de Claire, en voyant sa fille, image d'elle-même, adoptée et chérie; mais habituée à vivre avec la douleur, elle ne pouvait sentir le charme salutaire du foyer domestique; même dans les bras de sa mère, elle pleurait amèrement son jeune mari; enfin, l'accablement physique l'emporta, on la mit au lit, et une torpeur effrayante l'enleva au sentiment de ses misères.

Paris, novembre 1849.

La pauvre Berthe a été bien malade, elle se rétablit lentement, et, plus calme, elle paraît reprendre à la vie et à ses affections durant sa convalescence, qui est aussi une époque de renouveau pour son cœur. Sa fougue est apaisée, son caractère est devenu plus doux par la souffrance, et l'amour maternel la captive tout entière. Son histoire est courte et triste. Etienne réussissait bien dans son entreprise; il était revenu à Rio-Janeiro, où Berthe venait de mettre au monde sa petite Inès, lorsque la terrible fièvre l'emporta en vingt-quatre heures. Il mourut plein de foi et de résignation, en recommandant à sa jeune femme de revenir aussitôt en France. Elle lui a obéi; le consul de France est resté chargé de ses intérêts; elle paraît satisfaite depuis que la volonté de son mari est accomplie, et qu'elle a pu remettre sa fille aux mains de sa mère. La jeunesse, la raison, les attachements de l'enfance renouvelés, la présence de sa fille, achèveront l'œuvre de sa guérison; et cette merveilleuse machine de l'oubli qui fait aller le monde y sera bien aussi pour quelque chose.

Paris, juin 1850.

La famille réunie est heureuse : c'est un bonheur

d'automne, car il s'y mêle un fond de calme et de mélancolie; mais enfin le retour de Berthe, les espérances que donne Roger, la gentillesse d'Inès, la réussite des affaires, les bons procédés de Fernande laissent à M. et à madame de la Perne, ainsi qu'à ma bonne Claire, la part de félicité que l'on peut avoir ici-bas, et moi, je puis réaliser un projet formé depuis longtemps. Le moment du repos est venu; et non sans un grand déchirement de cœur, je vais me séparer de cette famille d'adoption, que j'aime et qui m'aime aussi. Ils connaissent mes intentions, et j'ai dû résister aux plus tendres instances, aux plus réelles marques d'amitié. Ma santé demande la tranquillité et l'air des champs; je suis arrivée à l'âge mûr et j'ai beaucoup travaillé; je sens que le silence, la solitude, des occupations de mon choix, feront du bien à mon corps et à mon âme.

Ma modeste fortune, accrue de la pension que mes amis m'ont obligée d'accepter, me permet d'aller vivre en Touraine, dans un joli village, non loin de la ville de Loches, qu'habite ma sœur. Je verrai souvent Léonide, et je serai seule sans être isolée. Ce plan de vie me sourit, mais je ne me dissimule pas combien il me sera pénible de dire adieu à ceux dont j'ai partagé, depuis seize ans, les joies et les douleurs. Le cœur a tant de peine à se déprendre de ses affectueuses habitudes, et cependant, par une étrange contradiction, tout en regrettant d'avance ceux que je vais quitter, je soupire après mon ermitage, mon loisir et mon indépendance. J'ai toujours goûté ce mot de nos pères : *Mettre un intervalle entre la vie et la mort*. Je crois qu'il est bon, qu'il est salutaire de se recueillir dans le calme, de se séparer, si l'on peut, des agitations de la vie, afin de se fortifier contre les tristesses de l'âge avancé, et de se préparer au dernier acte du drame.

Loches, juillet 1850.

La cruelle séparation est accomplie; j'ai quitté mes chers amis, ma Claire bien-aimée, au milieu de leurs larmes et des miennes. Me voici près de ma sœur, qui m'a reçue avec une extrême tendresse, et nous préparons ensemble mon installation. J'ai loué une jolie maison, suivie d'un jardin et d'un verger; on m'a procuré une servante villageoise; j'achète des meubles simples et solides, des rideaux, du linge, et je trouve un certain plaisir à ces détails, qui me rappellent que, pour la première fois de ma vie, je vais être chez moi.

Que de grâces je dois à Dieu! Je suis entrée dans la vie par une porte étroite, celle de la pauvreté, de la pauvreté qui doit vivre côte à côte avec la richesse; j'apportais avec moi un lourd bagage d'ambitions, de désirs de fortune, de rêves de gloire et d'affections. J'aspirais à tout ce qui fait le bonheur, selon les vœux humaines, depuis un nom célèbre jusqu'aux élégances du foyer domestique; jusqu'aux tendres attachements de l'épouse et de la mère. La plupart de ces désirs étaient bien répréhensibles, car ils étaient entachés d'orgueil et d'envie; je ressentais une sourde antipathie contre ceux dont j'élevais les filles pour un peu d'argent, à la table de qui je m'asseyais, étrangère et négligée.

Le Seigneur a permis que des insuccès, des peines, des déceptions m'aient éclairée sur mon propre cœur; je me suis rapprochée de Dieu comme du souverain consolateur, et, peu à peu, la main divine a versé le

baume dans mes plaies, elle m'a détachée de moi-même, elle m'a appris à chérir pour l'amour de lui et mes semblables et les devoirs qui me liaient envers eux. J'ai trouvé qu'il était doux de renoncer aux joies de la terre, de mettre en Dieu seul son espérance, d'aimer les autres avec charité, avec dévouement, et sans obtenir en échange autre chose qu'une amicale bienveillance; mon âme s'est adoucie et élargie tout à la fois, je le dis ainsi, non pour me vanter, car, hélas! je sais ce que je vaudrais! mais pour rendre à mon Dieu l'honneur qui lui est dû! *Je ne puis rien par moi-même, je puis tout en Celui qui me fortifie*. Et touchant au soir de ma vie, je ne désire qu'une chose, c'est que chaque jour qui m'est laissé soit à Dieu, à Dieu seul! à lui mon repos! à lui ma liberté!

R..., octobre 1850.

Mon ermitage me ravit, et me fait répéter, à chaque heure du jour, avec le vieux Ducis :

Il n'est pas de petit chez soi!

Le village se compose d'une longue rue, semée de bouquets d'arbres et de haies vives, qui interrompent la ligne des fermes et des boutiques champêtres; cette rue s'élargit à son extrémité, et forme une petite place close par l'église, vieux monument d'un style gothique très-pur, et dont la flèche aiguë s'aperçoit de loin dans le pays. Des deux côtés de l'église sont deux maisons, vieilles aussi, mais solides : l'une est le presbytère, l'autre est ma demeure à moi. Une porte cintrée donne entrée dans un corridor dallé et sonore, où quelques corbeilles remplies de dahlias et de marguerites répandent la gaieté; à gauche le salon et la salle à manger; à droite, la cuisine. Le salon, quoiqu'il soit orné de la pendule et des candélabres de la pauvre tante Clément, est un peu triste, et je le garde pour les grands jours, mais la salle à manger, chaude l'hiver, fraîche l'été, dont les larges fenêtres sont encadrées par des rameaux de pampres, ma salle à manger, si modeste et si commode, est mon séjour de prédilection. De là, je vois le clocher de l'église, où les heures chantent pour moi, et le jardin que l'automne n'a pas dépouillé de ses fleurs. Un quart du terrain est consacré aux légumes; derrière le jardin s'étend le verger, ombragé de pommiers et de cerisiers, et dont l'herbe épaisse et veloutée nourrit une vache. Au premier étage, mon logis a trois chambres, une pour moi, une pour Léonide, une qui me sert à la fois de bibliothèque et d'oratoire. Des fenêtres de ces chambres on découvre une vue charmante, une vue de Touraine enfin. Je suis satisfaite ici, dans cette humble maison, qui s'abrite à l'ombre du sanctuaire, et je demande à Dieu, du fond du cœur, la grâce de l'y servir fidèlement, et, s'il lui plaît, d'y mourir en paix.

R..., février 1851.

La vie que je mène pourrait paraître monotone, mais je la trouve délicieuse. Tous mes moments sont réglés : le matin, je vais à la messe, où bien souvent j'assiste presque seule; le soir, je retourne encore à cette chère église, je m'unis de cœur aux chants mélancoliques de la fin du jour, à ce *Salve Regina*, qui exprime si bien les misères de l'homme exilé dans cette vallée de larmes, aux autres hymnes de la

Vierge, si douces et si recueillies; je reçois avec bonheur la bénédiction du Saint-Sacrement qui clot la journée. Du matin jusqu'au soir je lis, j'écris, je vais au jardin, je veille à ce que Nanette donne de bons soins à ma belle vache blanche, et surtout je travaille à l'aiguille : j'ai obtenu la faveur de raccommode le linge de l'église, pauvre linge trop usé pour que je tire beaucoup de gloire de mes reprises, et, cela fait, je tricote. Je fourris de bas et de chaussons les pauvres gens du village, petite aumône bien amusante à faire, et dans laquelle Berthe et Claire sont de moitié. Elles m'ont fourni une énorme provision de laine excellente, et les aiguilles vont pendant que je me promène et pendant que je lis. J'ai tâché, à la prière des *notables*, de former quelque peu la maîtresse d'école du village, et j'y réussis, car c'est une fille intelligente, pieuse et pleine de bon vouloir. Nous nous efforçons, à nous deux, de faire de notre mieux pour que nos petites filles connaissent la religion, sachent lire, écrire et surtout bien travailler des mains. Nous mettons notre orgueil à en faire de bonnes ménagères. Cette espèce d'inspection, qui me rappelle les labeurs auxquels j'ai dévoué ma vie, m'intéresse infiniment. Et comme on ne peut vivre tout à fait en ermite, je vois souvent M. le curé et sa sœur, fort respectables personnes, le notaire et sa femme (neveux, par parenthèse, de mes excellents amis, M. et madame Geslin) et deux ou trois vieilles demoiselles, qui m'apprennent le chemin de la maison des pauvres, et dont je reçois toute sorte de bons offices. Nous avons un grand projet pour l'été prochain; nous voulons organiser une petite pharmacie destinée aux pauvres, et y ajouter quelques paires de draps de lit qu'on pourra prêter aux plus malades.

Mais c'est encore un secret!

R..., avril 1852.

Je n'ouvre plus ces feuilles volantes; qu'y écrirais-je? Ma vie et mes pensées, l'extérieur et l'intérieur sont également revêtus de paix et de monotonie. C'est toujours du bonheur. Cependant j'insérerai ici une lettre que j'ai reçue de ma chère et bonne Claire.

Paris, 12 avril 1852.

» Chère et digne amie,

» Je vous écris en toute hâte, j'ai le cœur rempli, et il faut que je le déverse dans le vôtre : à qui parlerai-je, à qui me confierai-je, si ce n'est à vous, qui seriez mon amie de choix si vous n'étiez ma seconde mère? Et je suis si émue... il faut que je parle... » Vous savez quelle était depuis longtemps mon idée dominante, et combien je souffrais en voyant mes

» parents, si bons et si vertueux, éloignés de ces » sentiments religieux qui, depuis mon enfance, m'ont » consolée et rendue heureuse. Maman, cependant, y » était revenue; la maladie, les souffrances de Berthe » l'avaient amenée au pied de l'autel pour dire sa » peine au bon Dieu, et ce divin Maître avait fait le » reste. La douce piété de maman, sa confiance, son » esprit de prière, m'édifiaient tous les jours. Mais, » papa, je n'osais presque lui parler. Depuis quel- » que temps, je le voyais feuilleter les livres que » je lis habituellement, et, au début du carême, il » me dit qu'il voulait suivre les belles conférences » que l'on donne à Notre-Dame. Jugez combien j'étais » contente! Cependant, le carême s'avancait, on donnait » la retraite pascalle, et je ne pouvais savoir l'impression » que ces beaux enseignements faisaient sur l'esprit » de mon père. Il n'en parlait à personne, et moi je » ne me hasardais à en parler qu'au bon Jésus, en le » suppliant bien ardemment. Je craignais de n'avoir » pas été exaucée... Ce matin, jour de Pâques, j'étais » à la messe et je me disposais à communier; Berthe » et maman étaient là... un homme vint s'agenouiller » auprès de moi, je ne le regardai pas; je me levai » pour aller à la sainte table, il se leva aussi et se » plaça à mes côtés. Je levai les yeux soudain... Oh ! » mademoiselle, c'était mon père! Je ne pouvais en » croire mes yeux, et mon cœur se fondait de joie... » J'ai entrevu le ciel en ce moment, quand je reçus » mon Dieu, en même temps que tous ceux que j'aime. » Mon action de grâces n'a été qu'un *Alleluia!* Nous » sortîmes tous ensemble de l'église, émus, heureux » autant qu'on peut l'être ici-bas, et mon père dit à » maman, si contente aussi : C'est ma petite Claire » qui m'a amené là... »

» Oh ! il se trompe, c'est l'œuvre de Dieu !

» Concevez-vous mon bonheur, chère et bonne » amie ! Non, je n'ai plus rien à désirer en ce monde... » Je suis si pleinement satisfaite, que je voudrais mou- » rir, car j'ai atteint tout ce que je désirais.

» Berthe est bien bonne et bien soumise à la vo- » lonté de Dieu; elle ne vit que pour sa fille; Fer- » nande fait beaucoup d'aumônes, et il me semble » qu'Aurèle ne la désapprouve pas. Vous voyez que » tout va bien pour notre famille bénie.

» Adieu, chère amie, aidez-moi à remercier Dieu de » ses grâces; seule, je n'y suffis pas. Moi, je le re- » mercie de vous avoir eue pour guide, et si j'ai pu » faire quelque bien, à vous en soit le mérite. Adieu, » personne ne vous chérit plus et mieux que

» Votre respectueuse élève,

« CLAIRE. »

Qu'ajouterai-je à la fin de cette lettre et de ce trop long manuscrit, sinon : *Deo gratias!*



WILHELMINE DE BLOUMENTAL ⁽¹⁾

NOUVELLE.

I

- « Arrivez donc, monsieur de Berg!
- Monsieur le conseiller intime!
- Monsieur le favori de Son Altesse madame la Landgrave!
- Monsieur l'ami de Son Altesse le prince héréditaire!
- Monsieur le favori de Thémis!
- Mais non pas des neuf sœurs!
- N'est pas poète qui veut!
- Monsieur le sauvage!
- Monsieur l'introuvable! »

A chacune de ces interpellations qui tombaient sur moi comme la grêle en un jour d'orage, je répondais par un profond salut. Un valet était venu me dire que plusieurs personnes m'attendaient dans le petit salon, et ces personnes étaient cinq ou six charmantes jeunes femmes dont la plupart, nouvelles mariées, éprouvaient la plus vive impatience d'user des droits que donne dans le monde le titre de *madame*.

Toutes me montrèrent du doigt un siège placé en face du demi-cercle que formait l'aréopage.

« Je suis donc sur la sellette? demandai-je en m'inclinant de nouveau.

— Oui! oui! » répondirent toutes ces jolies bouches.

Je m'assis d'un air soumis.

« Monsieur de Berg, dit madame de Krouze, qui paraissait être la présidente, vous êtes sur la sellette, parce que vous ne songez pas à vous marier.

— A me marier! répétai-je très-étonné.

— Nous avons pris des informations, continua la présidente, nous savons de science certaine que vous avez vingt-sept ans. Son Altesse monseigneur le Landgrave vous a accordé l'insigne honneur de vous admettre dans son conseil intime avant l'âge voulu par les ordonnances. Est-ce vrai?

— Parfaitement vrai, madame; mais je ne croyais pas que cette haute faveur, qui date de quelques jours seulement, fût déjà connue.

— Vous êtes riche par vous-même, et vous avez en outre de belles espérances.

— Ah! madame, peut-on se servir d'un tel mot?

— Il est passé en usage.

— Usage que je me permets, madame, de repousser. Des *espérances*! c'est-à-dire l'*espoir* que l'oncle vénéré qui m'a servi de père, disparaîtra bientôt de ce monde!

— Ces gens de loi, dit avec impatience la jolie pré-

sidente, sont des *éplucheurs* de mots, souvent insupportables. Qu'en pensez-vous, mesdames? »

Toutes répondirent à la fois; les unes en m'approuvant, les autres en me blâmant, et une discussion se serait engagée peut-être, si madame la présidente n'avait, d'un signe de la main, imposé silence.

« Ainsi donc, reprit-elle, vous avez l'âge requis pour le mariage; vous êtes possesseur d'un titre fort envié...

— Ce titre, madame, m'impose des fonctions très-sérieuses et très-graves...

— Vous êtes favori de nos souverains; vous êtes riche par vous-même, un jour vous serez plus riche encore; il faut vous marier, nous le voulons toutes, et ce sera!

— Mais, madame!...

— Paix, vous n'avez pas la parole. Vous êtes sur la sellette, obligé d'écouter et d'obéir. Voilà deux grandes heures qu'à votre intention, nous passons en revue toutes les demoiselles de la ville qui peuvent aspirer à l'honneur de devenir la femme de monsieur de Berg, conseiller intime...

— En vérité, mesdames, je ne me doutais pas...

— Paix, vous dis-je! Après bien des débats, dont nous ne vous donnerons pas connaissance, car ce serait vous mettre au courant de plus d'un secret de famille, nous avons fait un choix pour vous. »

Madame la présidente s'arrêta un moment.

Je m'inclinai respectueusement, sans dire mot.

« Ce parti, continua-t-elle, est convenable sous tous les rapports. Une personne charmante, douée de tous les talents imaginables, musicienne, peintre, et peut-être même poète... Savez-vous, mesdames, si elle a fait quelques vers?

— Je crois que oui. — Je crois que non. — Je ne sais trop, répondirent plusieurs voix.

— Enfin, n'importe; elle a bien assez d'esprit pour en faire, s'il lui plaît. Une taille divine, une grâce parfaite, et un goût!... elle se met à raviger, n'est-ce pas, mesdames?

— Oui! oui! oui!

— Eh bien! qu'en dites-vous, monsieur le conseiller intime?

— Je dirai, madame, puisqu'il m'est permis de parler, que je reste ébloui, confondu, à la pensée de tant d'attraits. J'ai sans doute eu le bonheur de rencontrer dans le monde cette personne si richement dotée par la nature et l'éducation? »

Ces dames se regardèrent, et il y eut parmi elles comme une sorte d'hésitation.

« Si monsieur de Berg, dit madame de Krouze, venait aux bals de la cour, il aurait rencontré, et certainement remarqué, la personne dont nous avons fait choix pour lui.

— Je suis au regret, mesdames, d'avoir jusqu'ici

(1) On a cru devoir figurer la prononciation allemande pour ceux des noms allemands que la prononciation française aurait complètement défigurés.

fixé si peu votre attention qu'aucune de vous ne se soit aperçue que je vais parfois aux bals de la cour.

— Oui, oui.

— Peut-être, mais vous ne dansez pas.

— Non, madame. Me mettre au nombre des danseurs, ce serait oublier le respect dû au titre de magistrat et de conseiller intime pour la partie des affaires contentieuses.

Il y eut encore un silence; mais je crus entendre murmurer les mots de *Caton*, de *sauvage*... Je fis la sourde oreille.

« Et si par hasard vous vous mariez un jour, demanda l'une de ces dames, la femme du magistrat, du conseiller intime pour la partie des affaires contentieuses, sera-t-elle obligée de renoncer à la danse? »

— La question, madame, est embarrassante.

— C'est-à-dire, s'écria la présidente, que vous seriez un de ces affreux tyrans qui condamnent une pauvre femme à ne connaître d'autres plaisirs, d'autres jouissances, que les plaisirs et les jouissances du ménage et du coin du feu!

— J'ignore, madame, ce que je ferais si j'étais marié; mais je sens que je n'ai pas l'esprit tyrannique dont vous m'accusez.

— Voyons, qu'avez-vous rêvé en fait de mariage, car vous avez rêvé quelque chose?

— Hélas! non, madame, je l'avoue à ma honte. Absorbé par des études sévères, le loisir de rêver ne m'a jamais été laissé...

— Allons donc! vous ne seriez pas un enfant de notre chère Germanie, si vous n'aviez jamais rendu hommage à un idéal.

— J'ai eu mieux, madame, devant les yeux, que cet idéal dont vous parlez. J'ai eu une réalité aussi touchante qu'admirable... ma mère vénérée.

Le ton dont je prononçai ces mots produisit quelque effet sur les aimables étourdies qui prenaient plaisir à me tourmenter.

« Je sais, dit la présidente d'un air sérieux, que madame de Berg était citée comme le modèle des épouses et des mères; mais je sais aussi qu'avant son mariage, elle était citée comme une charmante personne, ornée de toutes les grâces et de tous les talents que possède la séduisante Hélène d'Altermann, à laquelle nous avons pensé pour vous.

— Mademoiselle d'Altermann! répétais-je. Elle est bien séduisante, en effet; mais moi, chétif, comment pourrais-je espérer d'être plus heureux que la foule des prétendants qu'elle a déjà rejetés?

— Peut-on être plus modeste!

— Modestie d'emprunt!

— Ainsi, vous avez remarqué Hélène? demanda madame la présidente.

— Il aurait fallu, madame, être aveugle, pour ne pas admirer celle que tout le monde admire.

— Eh bien, mettez-vous au nombre des soupirants, et toutes, nous nous réunirons pour vous prêter notre appui... Comment! vous ne répondez pas?

— Mesdames, je sens le prix de cet appui que vous m'offrez, mais...

— Mais?...

— Mais l'idée du mariage ne s'étant pas encore présentée à mon esprit, je sens le besoin de réfléchir un peu...

— Est-il étonnant!

— Vous savez, sans doute, monsieur de Berg,

qu'Hélène n'est pas une de ces jolies personnes qui n'ont pour dot que leur figure...

— Mesdames, pas un mot de plus, je vous prie, sur ce sujet; je vois dans le mariage une institution trop sérieuse, trop importante au bonheur de toute la vie, pour placer en première ligne les considérations de fortune.

— Ces considérations, monsieur, ont pourtant aussi leur importance!

— D'accord, mesdames; cependant, à mes yeux, les convenances de caractère, d'humeur, de goût, passent avant tout le reste.

Ces dames insistèrent l'une après l'autre, puis toutes ensemble; mais je persistai à demander que le temps de la réflexion me fût laissé. En vain on me persifla sur une hésitation *inconcevable*, disait-on, alors qu'il s'agissait d'une personne telle que mademoiselle Hélène d'Altermann. Je fus inébranlable; madame la présidente me congédia brusquement d'un air de mécontentement très-marqué. Je saluai avec respect l'aréopage, et je me retirai.

Au lieu de m'en retourner directement chez moi, je fis un long détour.

Non, jusqu'alors l'idée de me marier ne s'était pas présentée à mon esprit; et pourtant de vagues souvenirs se réveillèrent tout à coup; mais ils étaient si vagues... et depuis si longtemps presque effacés!... Je ne m'y arrêtai pas... Je connaissais de vue mademoiselle d'Altermann; sans être ébloui de sa beauté, j'avais pris plusieurs fois plaisir à la regarder... comme on regarde une belle peinture sortie de la main d'un maître. Ce soir-là, l'amour-propre me soufflait à l'oreille qu'il y aurait une certaine gloire à obtenir la main de cette beauté, jusqu'alors dédaigneuse de tous les hommages. Je marchais, je marchais, me laissant aller à cette vaniteuse rêverie, lorsque soudain s'offrit à ma mémoire ce mot qu'une fois mon oncle avait laissé échapper en voyant une femme très-jolie et très-élégante : *Que faire de cela à la maison?* Les rêves disparurent; à en juger par les apparences, on pouvait dire aussi de la belle Hélène d'Altermann : *Que faire de cela à la maison?* En effet, on la voyait partout; elle était de toutes les fêtes, elle courait sans cesse de plaisirs en plaisirs. La ville et la cour étaient reçues chez son père; tout le monde parlait de sa beauté, de son élégance, de l'art avec lequel elle savait approprier les modes à son usage, de sa belle voix, des jolis dessins dont elle enrichissait les albums... c'était tout. Nul ne vantait les vertus privées qui font espérer de trouver dans la fille dévouée une épouse non moins dévouée. Nul ne parlait non plus de la bonté de son cœur; comme toutes les femmes à la mode, elle s'inscrivait aux souscriptions de bienfaisance, mais personne ne pouvait citer un de ces traits de charité par lesquels se distinguaient plusieurs jeunes filles de la résidence. Voilà ce que la raison opposait aux pensées suggérées par l'amour-propre... Il était tard lorsque enfin je rentrai au logis; je ne vis pas mon oncle, qui se retirait toujours de bonne heure, et je passai le reste de la nuit en lutte avec moi-même.

Le lendemain, n'ayant pu prendre un parti, je décidai de livrer le tout au hasard des circonstances; c'était agir en homme qui faiblit, et chez qui la vanité l'emporte sur la raison.

Le hasard des circonstances avait fait que depuis deux mois je rendais des soins assidus à mademoiselle d'Altermann. La jolie madame de Krouze, et ses aimables complices me secondaient de leur mieux. J'étais certain qu'on faisait mon éloge à la belle Hélène; mais j'étais certain aussi qu'elle me trouvait gauche et emprunté dans ce rôle de soupirant, qui m'allait d'autant moins que je n'étais pas épris du tout. J'aurais voulu bien vainement parler, comme la plupart de ses adorateurs, des modes nouvelles, raconter les anecdotes du jour, m'intéresser à ces mille riens qui remplissent les loisirs des oisifs. Souvent au milieu de l'une de ces conversations vides d'idées, que manient si habilement les gens du monde, mes distractions faisaient rire; il était évident que mon esprit, se détachant de ce qui m'entourait, n'avait pas compris, ou que mon oreille n'avait pas recueilli les saillies réputées spirituelles dont on s'égayait autour de moi.

« En vérité, disaient quelquefois mes charmantes complices avec un dépit plus ou moins marqué, vos distractions vous rendent détestable. L'autre jour encore, Hélène vous a offert l'occasion de lui procurer des billets pour ce concert d'amateurs, où quelques élus seulement ont pu se faire admettre, et vous n'avez pas songé du tout à remuer ciel et terre pour vous en procurer. »

— Il dépendait aussi de vous, monsieur de Berg, ajouta l'une de ces dames, de procurer à mademoiselle d'Altermann l'honneur d'être du quadrille des Hongrois, formé par le prince héréditaire; un mot de vous et la chose se serait faite, à la grande joie d'Hélène. Comment voulez-vous qu'elle croie que vous l'aimez, si vous négligez tous les moyens de lui plaire ?

— Hélas ! je ne suis qu'un maladroit ! répondis-je d'un air humilié. Plusieurs affaires importantes, soumise en ce moment au conseil intime de monseigneur le Landgrave, m'absorbent tellement...

— Allons donc ! quand on est bien épris, la seule affaire importante est de plaire à la personne qu'on aime. Si les soins de votre profession absorbent à ce point le prétendant, que sera-ce donc du mari ? Pauvre Hélène ! »

Je reçus un matin un petit billet parfumé de madame de Krouze. Le billet ne contenait que ces mots : « Venez me voir sur-le-champ. »

J'obéis.

« Monsieur de Berg, me dit-elle, une occasion unique se présente de vous faire pardonner toutes vos... distractions malencontreuses. Vous savez que, dans trois jours, doit passer par la résidence un prince étranger, qui voulait garder l'incognito, mais auquel Son Altesse, monseigneur le Landgrave, a résolu de rendre tous les honneurs imaginables... »

— Madame, je l'ignorais.

— Vous l'ignoriez ? D'où sortez-vous donc ? Comment vivez-vous donc ? Vous ignorez, sans doute aussi, que son itinéraire par les principales rues de la ville est tracé, et que toutes les fenêtres sur ce parcours sont retenues ? »

Je m'inclinai : c'était répondre.

« Quel homme ! s'écria madame de Krouze, en frappant du pied avec impatience. Comment ! vous ne

comprenez pas qu'il faut en trouver une, absolument en trouver une pour Hélène ? La pauvre petite se meurt d'envie de voir ce prince étranger, qui a accepté, un peu malgré lui, les honneurs de jour qu'on veut lui rendre, et qui a refusé obstinément la fête de nuit qu'on lui préparait.

— Mais, madame, si toutes les fenêtres sont retenues !...

— N'est-ce pas à en perdre l'esprit ? Et les jolis pieds frappèrent de nouveau le tapis. Oh ! que vous êtes loin de ce courtois qui répondait un jour à la reine de France : *Madame, si la chose est possible, elle est faite ; si elle est impossible, elle se fera !* Songez qu'Hélène commence à vous regarder de bon œil.

— Serait-il vrai, madame ?

— Il s'agit d'une chose impossible : aucun de vos rivaux n'a pu découvrir cette bienheureuse fenêtre... faites l'impossible, et vos amies se chargeront du reste.

— Madame, repris-je en m'inclinant, l'impossible sera fait.

— Allez donc et ne perdez pas une minute. »

Je sortis précipitamment de la maison, bien décidé à me procurer, à tout prix, une des fenêtres situées sur le passage du prince étranger. Je dois l'avouer, c'était moins peut-être le désir de complaire à mademoiselle d'Altermann que l'espèce de défi jeté à mon habileté, qui excitait mon zèle. Cette fois, travaux, affaires, tout fut oublié.

Mais en vain je parcourus la ville entière ; en vain j'offris un prix fabuleux pour la sous-location d'une fenêtre ; je m'en revenais harassé de fatigue, d'ennui, lorsque arrivé non loin de celle des portes de la ville devant laquelle devait être dressé le premier arc de triomphe, je m'entendis apostropher par ces mots : « Monsieur cherche sans doute une fenêtre à louer ? »

Celui qui me parlait ainsi était un gros homme à figure réjouie, coiffé du classique bonnet de coton blanc, portant le tablier et le couteau de cuisine qui annoncent un chef.

« En auriez-vous une ? » demandai-je avec empressement.

Il cligna de l'œil, et me dit : « Premier, second, troisième, tout est loué. »

— Mais on peut sous-louer.

— Pour ça, c'est impossible, mon cher monsieur.

— Alors, pourquoi m'avez-vous interpellé ?

— C'est que... (il se gratta l'oreille, se rapprocha de moi, et baissa la voix) c'est que j'ai là-haut, sur les toits, une gentille fenêtre, d'où l'on plonge dans la rue encore mieux que du troisième étage.

— Voyons-la, m'écriai-je avec empressement. »

Il cligna encore de l'œil, baissa encore la voix, et dit : « Là est l'enclosure. Je ne peux pas vous faire voir ça, attendu que les deux chambres sont louées à une mijaurée, qui aurait pourtant bien besoin d'une ou deux pièces d'or. »

— Je donnerai le prix qu'on voudra ! m'écriai-je.

— Votre Grâce veut-elle me laisser arranger l'affaire ?

— Arrangez, arrangez ! j'accepte toutes les conditions ; mais il faut que cela soit fait dans une heure, et que j'aie la réponse aussitôt. Voici ma carte.

— Monsieur de Berg, conseiller intime ! dit le gros homme en ôtant son bonnet de coton. Votre Grâce

aura la réponse avant une heure d'ici; réponse favorable ou j'y perdrai mon nom, qui est Wolf, pour vous servir. »

Depuis quelques minutes à peine j'étais rentré chez moi, regrettant de tout cœur que le prince étranger eût accepté les honneurs qu'on voulait lui rendre, lorsqu'on m'annonça que M. Wolf demandait à avoir l'honneur d'être admis en ma présence.

« Faites entrer, faites entrer! m'écriai-je. Eh bien? »

M. Wolf fit trois profonds saluts, puis il dit : « Votre Grâce, l'affaire est conclue; non pas sans peine, mais enfin j'avais juré que ça serait et ça sera. Dire que cette mijaurée a tant besoin d'argent, et qu'elle a fait la petite bouche! Six frères d'or pour autant, ça vaut la peine de se gêner quelque peu.

— Vous n'êtes donc pas maître de disposer de cette fenêtre? »

— Dans les jours ordinaires, non, puisque j'ai loué la chambre où est la fenêtre; mais il y a des jours d'exception, et le passage du prince étranger par notre ville est une aubaine dont personne n'a le droit de me frustrer.

— Voilà votre argent; à quelle heure pourra-t-on disposer de la chambre? »

— A l'heure que Votre Grâce voudra... c'est-à-dire... enfin nous en viendrons à bout, ajouta-t-il en mettant les six pièces d'or dans sa poche. Je me permettrai d'avoir l'honneur de laisser mon adresse à Votre Grâce; car, dans un jour de brouhaha comme sera celui-là, ma maison, qui sera pavoisée de drapeaux et de guirlandes de fleurs comme les autres....

— C'est bien, donnez.

— Si Votre Grâce avait besoin de quelques rafraîchissements pour sa compagnie, j'ose dire que mon café-restaurant *au Soleil d'Or* est bien connu des amateurs. Tout s'y fait à la française.

— Il suffit, » et d'un geste je congédiai M. Wolf.

En ce moment mon oncle entra.

« Eh bien! Charles, me dit-il : que deviens-tu donc ? tu devais m'apporter des notes que j'attends encore. »

Un peu embarrassé, je me mis à éparpiller les papiers qui encombraient mon bureau.

« Tu le sais, reprit mon oncle, l'affaire est urgente : j'ai voulu que le rapport fût rédigé par toi. Il faut te montrer digne de la haute faveur qui t'a été accordée, et qui a excité les murmures de plus d'un ancien conseiller du conseil intime.

— Ah! m'écriai-je avec impatience, ce prince étranger aurait bien dû rester dans ses foyers.

— De quel prince, parles-tu? »

— De celui qui doit faire son entrée ces jours-ci, et traverser toute la ville en triomphe.

— Que t'importe? tu n'as pas à craindre de faire parler de la grande députation qui doit aller au-devant de Son Altesse.

— Je l'aurais cent fois préféré! » répondis-je en continuant de bouleverser mes papiers.

Mon oncle se baissa et en ramassa un qui venait de tomber à terre. C'était le billet parfumé de la jolie madame de Krouze.

« Ah! beau neveu, dit-il en riant, pour quelle affaire si pressante avez-vous été mandé par madame de Krouze? »

— Pour la location d'une fenêtre située dans l'une

des maisons qui bordent la rue Impériale... J'ai passé toute ma matinée à courir....

— Voilà du temps bien employé! dit mon oncle d'un ton sérieux. Est-ce qu'il convient à des gens de notre robe, de se mettre à la disposition des caprices de ces femmes du monde, pour lesquelles les heures sont de plomb? Charles, si tu suis cette route-là, tu verras se fermer devant toi la belle carrière qui vient de s'ouvrir d'une manière si inespérée! Madame de Krouze n'a-t-elle donc pas à ses ordres une foule de jeunes oisifs, qui ne demanderaient pas mieux que de dépenser ainsi un temps dont ils ne savent que faire?

— Mon oncle, voici les notes, dis-je en lui présentant les papiers qu'enfin j'avais trouvés.

— Mais le rapport? Il s'agit, tu le sais, de l'honneur de toute une famille.

— Le rapport sera prêt ce soir, je vous le promets.

— J'y compte, dit mon oncle d'un ton grave; il faut s'en occuper tout de suite, afin de réparer, s'il se peut, le temps perdu. »

A peine mon oncle m'avait-il quitté, qu'un autre billet de madame de Krouze me fut apporté. Il ne contenait que ces mots : « Avez-vous trouvé? »

Je pris la plume pour répondre : *J'ai trouvé!* mais la politesse exigeait moins de brièveté.

Après avoir en vain griffonné sur sept ou huit feuilles de papier, j'écrivis enfin : « Madame, ce qui était impossible est fait. J'aurai l'honneur de vous présenter, ce soir, mes respectueux hommages. » Et je me mis au travail.

Mais je ne pouvais venir à bout de fixer ma pensée, ni d'obtenir de ma mémoire le souvenir des sources où j'avais à puiser. Le prince étranger, Hélène, madame de Krouze, mes courses dans la ville, la crainte que M. Wolf ne pût obtenir de sa locataire récalcitrante l'abandon momentané de la chambre qu'elle occupait, tout cela se présentait à la fois à mon esprit, et me donnait autant de distractions que d'impatiences...

Encore un billet de madame de Krouze! « Quel lacanisme! est-ce ainsi que l'on se conduit? Venez à l'instant! je veux vous voir! »

« Oh! les femmes! m'écriai-je en chiffonnant le billet dans les mains. Autant vaut que je me rende chez elle, puisque je ne peux pas travailler. »

Madame de Krouze avait un air boudeur auquel je feignis de ne pas prendre garde.

Je racontai, en amplifiant un peu, je l'avoue, mes recherches, mes démarches inutiles, et enfin la précieuse découverte que j'avais faite d'une fenêtre située dans une maison à deux pas de l'une des portes de la ville, et d'où l'on planait sur la rue Impériale tout entière.

« Ce cher conseiller, dit madame de Krouze en reprenant son aimable sourire, est admirable dans son dévouement aux dames! Venez ce soir chez madame de Dékel, Hélène y sera; j'aurai eu soin de lui faire connaître les peines que vous avez prises, et je vous promets un accueil qui fera pâlir tous les prétendants. »

J'aurais dû paraître ravi de cette charmante promesse; mais j'étais trop mécontent de l'emploi de ma journée et trop inquiet de ce malheureux rapport, qu'il me fallait faire le soir même, pour que ma

figure ne trahit pas quelque chose de ce qui se passait en moi.

« Mais qu'avez-vous donc, monsieur? demanda madame de Krouze, très-étonnée de ce que je n'étais pas en transports joyeux.

— J'ai, madame, un rapport de la plus haute importance à faire, et je ne pourrai aller ce soir chez madame de Dékel.

— Pauvre garçon! dit-elle en se radoucissant; ne pas recevoir aujourd'hui même le prix dû à son dévouement! Mais je vous promets que vous ne perdrez rien pour attendre, et si Hélène se montre insensible aux marques d'un tel attachement, je serai la première à l'en reconnaître tout à fait indigne. Allez, monsieur de Berg, les affaires doivent passer avant tout. »

Je me retirai en murmurant tout bas que cette belle sentence aurait dû venir beaucoup plus tôt à la pensée de madame de Krouze. J'étais si mal disposé, que j'en voulais même à mademoiselle d'Altermann, fort innocente pourtant de cette fantaisie, que peut-être on lui avait prêtée. Mais non, Hélène aimait trop le plaisir, et elle recherchait trop avidement toutes les occasions de se montrer, pour que l'idée de se procurer cette malheureuse fenêtre ne fût pas venue d'elle.

Rentré chez moi, je me promenai longtemps dans mon cabinet, sans pouvoir penser à autre chose. Peu à peu cependant je parvins à me calmer, et à une heure du matin je portais à mon oncle, qui avait aussi passé la nuit à travailler, le rapport qu'il attendait.

Il en fut content, et après l'avoir lu deux fois avec la plus grande attention, il me dit : « Tu iras loin, mon ami, si tu as le courage de ne pas te laisser dominer par de jolis caprices qui ne mènent absolument à rien. »

III

Madame de Krouze avait tenu parole, car la première fois que j'eus l'honneur de voir mademoiselle d'Altermann, je fus reçu avec une grâce si séduisante que mon cœur s'en émut. Hélas! mademoiselle d'Altermann jouissait seulement du plaisir d'avoir dompté celui qu'on appelait la *sauvage*. L'amour-propre m'empêcha de le comprendre d'abord, mais la réflexion me le fit reconnaître plus tard.

Enfin le grand jour est arrivé. Tout est en mouvement dans la résidence. Les fanfares guerrières, les cloches qui sonnent à grandes volées, le galop des chevaux dans les rues toutes pavoisées de drapeaux, les mille rumeurs sourdes de la foule qui s'agite en tous sens, annoncent qu'un grand événement va avoir lieu.

Partout, dans l'intérieur des maisons, les femmes s'occupaient de leur toilette; la veille j'avais envoyé mon valet chez Wolf, pour s'assurer de l'heure à laquelle la chambre serait libre, et en même temps pour commander une élégante collation; car peut-être ces dames ne prendraient pas le temps de déjeuner, afin d'être plus tôt à leur poste, et le prince étranger pourrait bien ne pas arriver à l'heure qui avait été fixée pour son entrée triomphale. Hanz ne m'avait rapporté qu'une réponse fort ambiguë de M. Wolf, épouse terminée par l'assurance que tout serait prêt

à l'heure où j'arriverais avec ma compagnie, et que la collation serait digne du café-restaurant *le Soleil d'Or*. Lorsque j'arrivai à l'hôtel de madame de Krouze, lieu fixé pour le rendez-vous, je trouvai réuni autour d'elle tout l'ardopage; j'en frissonnai, car il n'y avait qu'une fenêtre. Madame de Krouze avait si bien fait mousser ma découverte, que cette malheureuse fenêtre se trouvait être ornée d'un grand balcon, sur lequel toutes ces dames tiendraient à l'aise.

Contrarié, dépité au dernier point, je tâchai néanmoins de faire bonne contenance. Mademoiselle d'Altermann était rayonnante de beauté, de parure et de grâces. Heureux mortel! on n'avait admis que moi dans cette charmante réunion; et j'avais au fond du cœur un ver rongeur qui m'empêchait de sentir toute la faveur insigne qu'on avait bien voulu m'accorder! J'aurais dû, avant tout, voir cette chambre, cette fenêtre; m'assurer par moi-même, de la position de ce prétendu belvédère; il ne suffisait pas que ces dames pussent jouir du spectacle promis, je comprenais, à l'éclat des toilettes et à quelques mots qui leur échappaient, que le désir de se montrer était au moins égal à celui de voir.

Nous partîmes enfin. Madame de Krouze avait pris mon bras, et tout le long du chemin elle ne cessa de m'entretenir du bon effet produit sur Hélène par mon empressement à lui être agréable.

Plus nous approchions de l'hôtel du *Soleil d'Or*, plus mon inquiétude augmentait. J'avais envoyé Hanz en courrier, avec ordre de revenir au-devant de nous et de me faire connaître par un signe de tête que tout était prêt; Hanz ne paraissait pas. Nous passions avec des difficultés de plus en plus grandes à travers la foule qui encombra la rue tout entière.

« C'est ici, mesdames, dis-je en m'arrêtant; veuillez prendre la peine d'entrer, mon valet de chambre va nous montrer le chemin.

— Ne le savez-vous donc pas, cher conseiller? » demandèrent plusieurs de ces dames. »

Sans répondre, j'entraînai madame de Krouze par une allée étroite. Je croyais trouver Hanz au pied de l'escalier; il n'y avait personne.

« Montons toujours, dit madame de Krouze, puisque c'est au haut de la maison, nous saurons bien découvrir la porte.

— Prenez garde de vous heurter, ma chère.

— Quel escalier!

— Vénérable échelle de meunier.

— On n'y voit goutte quoique en plein jour.

— Combien cette maison a-t-elle donc d'étages?

— Et pour rampe, une corde si sale!

De plus en plus déconcerté, j'aidais madame de Krouze à graver cette espèce d'échelle, en avertissant ces dames, par quelques mots, des dangers du trajet.

« A la fin, nous voilà arrivés! dit madame de Krouze, lorsque nous nous trouvâmes sur un étroit pallier faiblement éclairé par une lucarne.

— Eh bien! dis-je à mon valet qui se tenait debout contre une porte fermée, et dont l'air consterné me fit courir le frisson dans les veines.

— Votre Grâce... monsieur Wolf est allé chercher la clef.

— Comment la clef?

— Oui, la double clef, attendu que la demoiselle n'a pas voulu donner la sienne.

— Me voilà! me voilà! » cria d'en bas une voix enrouée.

Et le gros M. Wolf, la figure écarlate, le front baigné de sueur, apparut à son tour sur le palier. Il tenait à la main un trousseau de clefs, et il murmurait entre ses dents, en cherchant celle que probablement il ne trouvait pas : « Pour sûr elle me le paiera, la mijaurée!... A-t-on jamais vu!... Comme si les fréderics d'or pleuvaient dans la rue!... Enfin, voilà! » Et la porte s'ouvrit.

Ces dames coururent toutes avec empressement vers la fenêtre, puis reculèrent comme d'un même mouvement à la vue de cette étroite fenêtre de mansarde, où deux personnes n'auraient pu se placer un peu commodément.

Furieux, je me tournai vers M. Wolf, en m'écriant : « On ne peut être plus indignement trompé! »

Mais M. Wolf avait disparu.

La figure de ces dames exprimait un mécontentement qui dépassait encore celui que j'éprouvais moi-même. Sans répondre aux excuses que je leur adressais d'un air contrit, elles se mirent à me persifler sur la merveilleuse découverte que j'avais faite de ce belvédère.

« En se penchant à mi-corps, disait l'une, on pourrait parvenir à apercevoir le crâne chauve de Son Altesse le prince de P... »

— Et comme toutes les têtes seront nues, l'observatrice pourra se rendre compte des ravages faits par la calvitie sur la tête des principaux personnages de la cour.

— Moi, je serais d'avis de monter sur le toit même; nous pourrions ainsi, à vol d'oiseau, jouir du spectacle de tout le défilé.

— Mon cher conseiller, vous auriez bien eu le temps, depuis trois jours, de venir vous assurer de l'état des lieux!

— Je l'ai tenté, mesdames.

— Oui, comme on tente une chose dont on se soucie peu! » dit mademoiselle d'Altermann qui n'avait pas encore parlé.

Ces mots me blessèrent vivement.

« Mademoiselle, répondis-je d'un ton froid, tout ce qu'il était possible de faire a été fait, mais je veux à tout prix, avoir pour vous et ces dames le balcon du premier étage et je l'aurai! »

En disant ces mots, je m'élançai hors de la mansarde, et je descendis l'escalier quatre à quatre.

« Où est monsieur Wolf? demandai-je à cinq ou six garçons de café qui allaient et venaient d'un air effaré.

— Au laboratoire, Votre Grâce.

— Non, à la cave.

— Eh non! au comptoir.

— Il était à l'office tout à l'heure.

— Moi, je viens de le voir à la cuisine. »

Vainement je frappais du pied, vainement j'appelaï Hanz; vainement j'allais de droite à gauche pour rencontrer l'abominable homme; mes appels se perdaient dans les bruits de la foule qui remplissait toutes les salles du café. Après avoir couru au laboratoire, à la cuisine, à l'office, à la cave, au comptoir, je me retrouvai au bas du petit escalier, et dans un tel état de surexcitation, que si M. Wolf s'était présenté en cet instant, je l'aurais étranglé de mes propres mains.

Que faire? La politesse m'ordonnait de remonter, mais je sentais que je ne pourrais supporter patiemment l'amère ironie de ces dames, déçues dans la double espérance de voir et d'être vues.

« Il faut remonter cependant, oui, il le faut, » me dis-je tout bas.

Et je me mis à gravir marche à marche le petit escalier, avec la lenteur d'un condamné qui marche au supplice.

O surprise! toutes ces dames s'étaient envolées! Il n'y avait plus personne dans la mansarde!

Un soupir d'allègement sortit de ma poitrine. Mais pouvais-je les abandonner ainsi, sans cavalier, au milieu de la foule?... Pourtant où les chercher? où les retrouver?...

En ce moment un tonnerre de vivats fit retentir tous les échos de la ville. Le prince entraînait dans la résidence.

Je me mis à la fenêtre, et je reconnus en effet qu'il y avait impossibilité de rien voir. Quelques cris de femme s'étant fait entendre dans la foule, je crus reconnaître la voix d'Hélène, et je redescendis plus rapidement encore qu'au moment où j'avais couru après M. Wolf.

Ce fut avec une peine extrême que je m'ouvris un passage à travers les flots pressés de la foule. Le canon grondait, les cloches sonnaient à pleines volées, et aux sons bruyants d'une musique militaire se mêlaient des acclamations tellement éclatantes que c'était à en perdre l'ouïe et la raison. Je fus contraint de rester où je me trouvais, collé contre la muraille, et d'assister au défilé tout entier, dont je ne vis rien.

La foule se précipita à la suite du cortège, et je me hâtai, en prenant des rues détournées, de courir vers la maison de M. d'Altermann, afin de savoir ce qu'était devenue Hélène. Contrevents et portes, tout était fermé. Personne ne répondit à l'appel de la sonnette que je tirai plusieurs fois violemment. Je courus chez madame de Krouze : même solitude, même silence. A bout de patience, je pris le parti de retourner chez moi, bien certain que mon oncle n'aurait pas permis à tout son monde de désertir la maison.

Notre vieille servante seule était restée. Elle me dit que Son Altesse, monseigneur le Landgrave, avait mandé mon oncle en toute hâte.

« Tant mieux! m'écriai-je en m'enfermant dans mon cabinet. J'aurai le temps de me remettre de cette sottise mésaventure. »

En ce moment on gratta à la porte que j'avais fermée à double tour.

« Qui est là? demandai-je, furieux d'être dérangé dans ma solitude.

— Votre Grâce, c'est moi, Hanz.

— Enfin! Et j'ouvris la porte. Où étiez vous caché?

— Ah! Votre Grâce, il est arrivé toutes sortes d'accidents, toutes sortes de malheurs!

— Quels accidents? quels malheurs?

— D'abord, Votre Grâce, M. Wolf n'avait pas le droit de louer cette fenêtre sans le consentement de la locataire de la chambre. Il n'avait pas le droit non plus de se servir d'une seconde clef pour ouvrir la porte, contre le gré de la demoiselle...

— Après? après?...

— Eh bi n! Votre Grâce, dès que vous avez été

parti, les marmitons ont monté la collation commandée par Votre Grâce.

— Il était bien temps! tout aurait dû être prêt lorsque nous sommes arrivés. Ces dames auraient vu du moins qu'elles étaient attendues.

— Moi, j'ai aidé à mettre le couvert, pensant que Votre Grâce et les dames qui l'accompagnaient, allaient remonter.

— Sot!

— Dame, j'ai cru bien faire.

— Après? après?...

— Après, comme j'étais là, attendant toujours, voilà qu'une porte, que je n'avais pas vue dans le fond de la chambre s'est ouverte, tout doucement, et une vieille dame, avec toutes sortes d'oripeaux et de fleurs sur la tête, est entrée en chantant et en dansant. A la vue de la table si bien servie, elle s'est mise à faire des éclats de rire comme je n'en ai jamais entendu de ma vie, et elle a sauté comme une affamée sur les assiettes de friandises, mettant tout en désordre, et mangeant avidement ce que ses mains avaient pu saisir. J'ai voulu empêcher ce dégât. Alors, monsieur, elle est entrée dans une telle fureur et elle a poussé de tels cris, qu'on eût dit qu'on l'égorgeait. Dans ma lutte avec cette vieille folle, car il faut que cette femme soit folle, j'ai heurté du pied un chevet, sur lequel il y avait un tableau aux crayons de couleur déjà bien avancé; le tableau est tombé, la vieille a marché dessus, et a tout effacé.

— Ah! mon Dieu! m'écriai-je; c'est cet infâme Wolf qui est cause de tous ces malheurs!

— Bien sûr! monsieur, bien sûr! Votre Grâce lui avait donné six frédéric d'or, et j'ai vu par les mots qui lui sont échappés, qu'il n'en avait promis que deux à la locataire de la chambre. Mais ce n'est pas tout, monsieur! cette locataire est arrivée en s'écriant: Ma tante! Ma pauvre tante! La vieille s'est remise à rire, à chanter, à danser, pendant que l'autre l'embrassait en pleurant. Je cherchais comment m'échapper, quand la demoiselle s'est tournée vers moi, et, avec un air, mais avec un air d'impératrice, m'a dit: Que faites-vous ici, monsieur? Ma demeure a été indignement violée; mais il y a des lois pour le pauvre comme pour le riche, et ces lois je les invoquerai. Sortez! sortez! on saura vous retrouver.

Je ne me le suis pas fait dire deux fois; monsieur Wolf n'était pas loin; il écoutait à l'étage au-dessous.

« — Vous voilà dans de beaux draps! lui ai-je dit.

» — Bath! a-t-il répondu, la mijaurée n'a pas d'argent, et sans argent, on ne fait pas de procès.

» — Mais ce tableau, qui était presque fini...

» — Vous dites que c'est la vieille qui a mis le pied dessus? ça ne me regarde pas. Je ne leur compterais pas la vaisselle que la vieille a cassée, ce sera le dédommagement. »

— M. Wolf aura affaire à moi! m'écriai-je indigné; on ne dispose pas ainsi du domicile des gens. Savez-vous comment se nomme cette demoiselle?

— Non, Votre Grâce, mais je pourrai le savoir... Il paraît que M. Wolf, pour l'obliger de sortir et de laisser ainsi la chambre libre, avait fait demander cette demoiselle à l'autre bout de la ville; elle est revenue plus tôt qu'il ne croyait.

— Le misérable!... Il suffit; allez! »

Je recommençai à arpenter mon cabinet dans tous les sens.

Moi qui devais faire respecter les gens et les lois, je venais, pour un peu d'or, de troubler la paix domestique de deux pauvres femmes, et, excitant la cupidité d'un homme avide, de le pousser à un délit que, sans moi, il n'aurait pas commis!

Mais il était dit que je n'aurais pas un seul instant de repos dans cette maudite journée! mon oncle me faisait appeler...

Après m'avoir raconté ce qui s'était passé entre lui et Son Altesse, il m'avertit que nous avions l'honneur d'être invités au grand gala du soir, invitation qui mettait le comble à tous mes ennuis. J'étais bien certain de retrouver mademoiselle d'Altermann à la cour, ainsi que madame Krouze et toutes les dames de l'aréopage. Sans doute le respect dû au lieu où nous nous rencontrerions, enchaînerait jusqu'à un certain point leur malice; mais si je pouvais espérer d'échapper à des sarcasmes trop vifs, je n'échapperais certainement pas aux regards dédaigneux d'Hélène et aux sourires moqueurs de mes *invitées* du matin. Quelle journée! bon Dieu! quelle journée!

IV

Le prince étranger ayant cédé aux instances de monseigneur le Landgrave, un bal presque improvisé devait succéder au gala. Je restai donc, dans l'espoir que je trouverais le moyen de dire quelques mots en particulier à Hélène. Elle arriva à onze heures, éblouissante de parure, de beauté et de fierté. Bientôt apparurent madame de Krouze et les autres dames. Mais, ô malice féminine! on ne m'honora ni de regards dédaigneux, ni de sourires moqueurs. Je m'étais placé sur le passage, bien en vue, et décidai à braver les orages... Les regards que je surpris étaient de ceux qu'on porte sur une personne parfaitement indifférente.

Ceci m'exaspéra; et avec la persévérance que donne parfois l'impatience, je suivis Hélène dans tous les salons où la danse l'entraîna, guettant sans cesse le moment de lui dire quelques mots, entre deux écos-saises. Enfin elle s'assit; je me glissai derrière son fauteuil, et je lui dis d'une voix émue :

« J'ai été aujourd'hui bien malheureux!

— Vraiment?

— Le plus grand de mes malheurs est celui de vous avoir déplu. Ma maladresse, mon ignorance des choses du monde, ont été pour vous, mademoiselle, et pour les personnes qui vous accompagnaient, la cause d'une déception que j'ai sentie amèrement. Entraîné par le désir de vous être agréable, j'ai agi étourdiment... Parez-vous me le pardonner?

— Je ne vous en veux nullement, monsieur le conseiller intime, répondit Hélène avec une froideur glaciale.

— J'avais besoin d'en recevoir la sérieuse assurance, mademoiselle, car ma gaucherie fait couler peut-être, en ce moment, bien des larmes!

— Comment cela? Et mademoiselle d'Altermann se tourna à demi vers moi.

— La pauvre demeure où vous avez été introduite, mademoiselle, appartient à une personne qui avait refusé de la céder, même pour une heure. Cette artiste (j'ai lieu de croire que c'est une femme artiste)

déplore en ce moment la rapacité du maître du café, qui m'avait loué une chambre sur laquelle il n'avait aucun droit.

— Pourquoi la déplorerait-elle? Vous avez été, je n'en doute nullement, noble et généreux?

— Mademoiselle, l'or ne peut réparer toutes les pertes, et il paraît qu'un pastel, de prix peut-être, est tombé du chevalier sur lequel l'artiste l'avait laissé, et a été foulé aux pieds.

— D'après ce que j'ai vu de l'ameublement de cette chambre, reprit Hélène du même ton de froideur, l'or, quoique vous en disiez, pourra réparer cette perte. C'était probablement quelque ouvrage de commande?

— Ah! mademoiselle, m'écriai-je, l'or paiera sans doute le temps matériel que l'artiste avait donné à cette œuvre; mais l'or ne le consolera pas de la perte d'une inspiration, que probablement il ne retrouvera plus.

Il y eut un assez long silence. Hélène jouait nonchalamment avec son brillant éventail.

J'attendais en vain un mot partant du cœur... Décidé à sonder ce cœur jusque dans ses plus profonds replis, j'ajoutai, en baissant encore la voix :

« D'après ce qui m'a été rapporté, mademoiselle, une grande infortune pèse sur les habitants de cette mansarde. Il y a là un pauvre être en démence, une femme âgée que sa raison a abandonnée. C'est elle qui a foulé aux pieds le travail de sa nièce, travail dont le produit sert à soutenir leur misérable existence.

— Oh! vous faites du roman, monsieur le conseiller intime!... Prenez garde de vous laisser tromper. Il ne manque pas de gens habiles dans la résidence!... Au reste, comme je suis la cause première de ce *grand malheur*, je contribuerai volontiers, autant qu'il dépendra de moi, à le réparer. »

Voyant que je gardais le silence, Hélène se retourna encore vers moi d'un air surpris.

« Pardon, mademoiselle, dis-je en m'inclinant, mais je n'ai pas été compris.

— Si vous êtes *incompréhensible*, ce n'est pas ma faute, monsieur! »

En ce moment, le gentilhomme de la chambre qu'elle avait accepté pour danseur vint lui présenter la main; Hélène se leva, me fit une légère inclination de tête, et disparut.

Non, je n'avais jamais été épris de mademoiselle d'Altermann; la vanité seule m'avait jusqu'alors placé au nombre des prétendants à sa main. Peut-être, si elle avait montré quelque sensibilité, quelque compassion pour le malheur que je racontais, aurais-je éprouvé un sentiment assez vif pour elle; car ce soir-là elle était bien jolie. Mais la sécheresse du cœur dans une femme la dépouille à mes yeux du plus grand de tous les attraits. Je me retirai donc parfaitement guéri de la prétention à l'emporter sur mes nombreux rivaux, et très-indifférent au sujet des petites historiettes plus ou moins piquantes que ces dames feraient sans doute courir sous main pour l'amusement de la ville et de la cour.

Mon oncle s'était retiré après le gala terminé; mais lorsque je rentrai, je le trouvai établi au coin de mon feu.

« Tu fais donc la cour à mademoiselle d'Altermann? me dit-il brusquement.

— C'est-à-dire, répondis-je, que madame de

Krouze et plusieurs autres dames se sont mis dans la tête de me placer au rang des prétendants.

— Et tu t'es laissé faire? Prends garde, Charles! mademoiselle d'Altermann est bien jolie; mais je crois que la bonté du cœur ne répond pas chez elle à la beauté du visage.

— J'en ai eu la preuve ce soir, répondis-je.

— Ah! et mon oncle me regarda attentivement. Comment cela? » demanda-t-il.

Je m'assis en face de lui, à l'autre coin de la cheminée, et je lui racontai tout.

Il écoutait, les yeux fixés sur moi, avec un air de profonde réflexion; mais lorsque j'arrivai au récit de ce qui s'était passé le matin dans la mansarde, d'après le rapport de Hanz, il fronça les sourcils.

« C'est fort grave, ce que tu m'apprends là! dit-il. Tu aurais dû, dès aujourd'hui, l'assurer de la réalité du récit de Hanz. Violation de domicile, perte d'un tableau non achevé, effroi causé à une pauvre femme en démence.... Tout cela est grave, très-grave! Comment est-il possible qu'un homme de ton caractère, et revêtu du titre dont tu es honoré, se soit ainsi laissé dominer et compromettre par le caprice de quelques jolies femmes? Il faut abandonner aux *muquets* de profession toutes ces folies. Dès demain, Charles, fais appeler ce misérable Wolf, et tâche de savoir de lui ce que sont ces deux femmes... Oui, tout cela est très-grave! Mais pourquoi ne m'as-tu point parlé plus tôt de ce beau projet de mariage avec mademoiselle d'Altermann? Tu ne me parais pas en être fort épris? »

— Je n'en suis pas épris du tout, mon oncle, et je ne l'ai jamais été.

— Hum! il y a peut-être bien du dépit dans tout cela!

— Non, mon oncle, je vous assure.

— Tant mieux, car mademoiselle d'Altermann n'est pas du tout ce qu'il te faut. Ses parents et elle ne vivent que pour le plaisir, et, selon ce que j'ai entendu dire, les dépenses dépassent souvent les revenus... Charles, Charles, une jolie figure est quelque chose de bien séduisant; mais quand une femme n'apporte que cela à un mari, quand elle a pour unique passion la parure, le désordre ne tarde pas à faire naître des discordes dans le ménage, et l'homme, ne trouvant dans sa compagne qu'une tête légère, sans intelligence, sans raison, tarde peu à sentir l'ennui et le dégoût succéder à l'amour qui l'avait d'abord enivré. J'ai voulu te parler dès ce soir, parce que ce qui m'a été rapporté de divers côtés avait excité mon inquiétude. Je ne te ferai pas de *sermon*, mais je te rappellerai ce que fut ta mère, et, avec la réflexion, tu reconnaitras qu'il y a autant de distance entre elle et mademoiselle d'Altermann qu'il y en a entre le ciel et la terre. Là-dessus, bonsoir, ou plutôt bonjour, car voilà trois heures qui sonnent à la pendule. Ne néglige pas d'envoyer chercher Wolf dès ce matin; tu me transmettras les détails qu'il t'aura donnés, et nous verrons à dédommager, autant qu'il nous sera possible, les personnes lésées... Il faut éviter que cette affaire s'ébruite, et te livre aux sots propos.

Le jour suivant, M. Wolf, tout de noir habillé, était introduit dans mon cabinet. Il avait l'air aussi parfaitement tranquille que si sa conscience n'avait rien eu à lui reprocher.

« Monsieur Wolf, lui dis-je, l'action que vous êtes permise hier, vous expose à des peines sévères.

— Pour cela, Votre Grâce, répondit-il d'un ton délibéré, il faudrait qu'il y eût une plaignante, et il n'y en aura pas.

— Vous comptez sur la pauvreté des personnes lésées pour échapper au châtement. Mais quelqu'un pourrait prendre en main leur défense!

— Ce ne sera toujours pas Votre Grâce, dit-il avec effronterie.

— Pourquoi non, insolent!

— Oh! parce que... pour bien des *parce que*... Permettez, excuse; je vais expliquer l'affaire. La tante est folle, c'est vrai; la nièce la nourrit de son travail, c'est encore vrai; mais ce qui est tout aussi vrai, c'est que, depuis six mois, que je leur loue ces deux chambres, je n'ai pas reçu un seul heller pour leur loyer. En conscience, puisque je leur fais crédit, la mijaurée de nièce pouvait bien me laisser une des deux chambres pour une heure au plus. D'autant mieux que je lui offrais...

— Deux frédéric d'or, quand vous en aviez reçu six.

— Et le loyer donc!

— Vous êtes bien âpre, monsieur Wolf, et bien audacieux! D'où viennent ces deux femmes, et qui sont-elles?

— Elles viennent de la ville de... Quant à ce qu'elles sont, elles sont pauvres, c'est sûr; mais j'ai dans l'idée qu'elles ont été riches, car j'ai vu ça et là, sur les meubles, des brimborions fort jolis; une fois, même, mademoiselle Wilhelm m'a montré des bijoux, en disant: Voilà de quoi répondre pour le loyer. Reste à savoir si elle ne les a pas vendus depuis.

Je regardai M. Wolf avec indignation.

« Dam, monsieur, ça s'est vu! Et moi qui vous parle, j'ai été pris pour dupe plus d'une fois.

— J'en doute, répondis-je sèchement. Mademoiselle Wilhelm, puisque c'est son nom (M. Wolff fit signe que oui) donne-t-elle des leçons de dessin?

— Elle fait tout ce qu'on lui commande de faire; des portraits, des éventails, des écrans; quant aux leçons, elle n'en a guère, si encore elle en a; mais ça ne lui irait pas, car elle ne peut pas beaucoup quitter sa tante.

— Il suffit, dis-je en le congédiant du geste.

— Votre Grâce m'ayant fait l'honneur de me faire demander, j'ai pensé qu'elle voulait avoir la note pour la collation d'hier; aussi je l'ai apportée.

Et il me présentait un papier. Mon premier mouvement fut de chasser ce misérable; mais à l'idée que

deux pauvres femmes étaient dans sa dépendance, je me contins. Ayant lu d'un regard la somme totale, je la lui jetai sur mon bureau, et comme M. Wolf voulait mettre son reçu, je lui dis avec une colère à peine contenue:

« Sortez! »

Il s'en alla à reculons, multipliant les saluts, et disant, comme s'il avait lu dans ma pensée:

« Je les laisserai tranquilles pour le loyer aussi longtemps que Votre Grâce voudra... Ce tableau que la vieille a foulé sous ses pieds, était une commande dont le prix devait servir à me payer; mais Votre Grâce est si généreuse!... »

— Assez! assez! » Et je le regardai de telle sorte, qu'il se hâta de sortir de mon cabinet.

J'étais bien décidé à réparer le plus promptement possible, autant du moins qu'une réparation pouvait avoir lieu, le malheur arrivé la veille. A peine M. Wolf fut-il parti, que je pris mon chapeau, ne voulant pas retarder d'une seule minute la démarche dictée par ma conscience.

Mais lorsque je fus hors de chez moi, mille difficultés se présentèrent à mon esprit. A quel titre oser pénétrer dans cette demeure que j'avais remplie de désolation? Plus je cherchais un prétexte plausible, moins je trouvais quelque chose qui me satisfît.

Je pris un long détour, afin de donner à mes combinaisons le temps de revêtir au moins les formes de la vraisemblance. Tout à coup une idée lumineuse m'apparut. J'avais entendu parler avec éloges du talent de mademoiselle Wilhelm, et je venais demander si ce talent voudrait bien s'abaisser à faire une copie d'un ancien tableau... Sans balancer davantage, je m'avançai vers la maison de M. Wolf. Le plus difficile, maintenant, c'était d'y entrer sans être vu par ce vilain homme. Je m'arrêtai à quelque distance pour observer les alentours de la place, et je reconnus avec joie que je pouvais pénétrer dans l'allée sans passer devant le café. Je m'élançai furtivement vers l'étroit couloir, et, après avoir gravi les trois premiers étages, je m'arrêtai avant de gravir le quatrième. Le cœur me battait comme si j'avais été au moment de faire une mauvaise action. Je montai lentement, marche par marche, le reste de l'escalier, et enfin j'arrivai. Sur le palier il y avait trois portes... toutes les trois étaient fermées. A laquelle fallait-il frapper? Je crus me souvenir que c'était celle du milieu que M. Wolf avait ouverte la veille... je heurtai timidement. La porte s'ouvrit et j'entraî en saluant jusqu'à terre.

S. ULLIAC-TREMADEURE.

(La fin au prochain numéro.)

LE PROGRÈS MUSICAL.

N° 4.

Dans notre catalogue de ce mois, nous avons à signaler particulièrement une œuvre pour le piano, intitulée: *les Noces de Figaro*; transcription fidèle des quatre plus beaux motifs de Mozart. Ce morceau, d'une exécution facile, est arrangé par M. Klemmer. Le nom de Mozart, à lui seul, est un succès assuré, et nous savons gré à l'artiste habile et modeste qui a su réunir dans le même écriu les perles les plus précieuses de la couronne du grand maître. Avec cela, on remarquera une polka militaire intitulée *le Petit Caporal*, dédiée à Son Altesse le Prince Impérial, avec un charmant portrait du Prince, et composée par M. Hellmann. Cette

nouveauté musicale fait fureur, et il n'y aura bientôt plus aucun salon où l'on ne veuille danser *le Petit Caporal*. Nous avons aussi, du même auteur, *la Brise et la Capricieuse*, jolies valse faciles, et *le Père du Peuple*, stances à Béranger, pour chant et piano. Disons, en terminant cette courte analyse, que le morceau de chant pour contralto, intitulé: *les Nuits des Tropiques*, est une ravissante canzonette due à l'auteur des *Lilas*, M. Paul Blaquière.

Toutes ces œuvres sont éditées chez M. Cartereau.

Avis. — *Primaavera*, de Rodaven, est une schottisch et non une valse, comme l'indique notre dernier numéro.

Revue Musicale.

Herculanum, opéra en 4 actes, paroles de M. Méry, musique de M. Félicien David. — **La Fée Carabosse**, opéra comique de M. Massé.

C'est le matin... L'aube dore le sommet du Vésuve de ses teintes empourprées... Le flot bleu du golfe réfléchit les rayons du soleil, qui se lève à l'horizon... Herculanum s'éveille, folle et riieuse ; le péristyle étrusque du palais d'Olympia profile, à droite, ses hautes colonnades enrichies de peintures bizarres, tandis qu'à gauche des lignes de sphynx dessinent le quartier égyptien.

Un splendide cortège entoure la reine Olympia, que son frère Nicanor, proconsul de la Grande-Grèce, vient d'investir de la pourpre royale. Les satrapes aux tiaras resplendissantes, les sénateurs drapés dans leurs toges blanches, les filles d'Orient ceintes d'écharpes aux vives couleurs, les négriers d'Éthiopie, tout se heurte, se confond, étincelle au milieu du palais de la ville d'Hercule. Là commence un chœur auquel on eût voulu trouver plus de grandeur et de coloris ; on dirait qu'il hésite, qu'il tremble, qu'il implore l'indulgence de la foule qui l'environne et l'écoute. Tout à coup, le peuple ameuté amène, devant la reine, deux chrétiens surpris en flagrant délit de prière : l'un est Hélios, prince d'Orient, converti à la religion nouvelle ; l'autre est Lilia, sa fiancée. Nicanor interroge les deux néophytes, Hélios répond par une phrase plaintive qui pénètre l'âme et fait venir les larmes aux yeux : « Dans une retraite profonde, » que répète avec une grâce charmante la douce voix de Lilia. Il y a dans ce chant un sentiment exquis de tendresse et de résignation qui émeut et qui enchante à la fois. On reconnaît à ce morceau le chant harmonieux des hirondelles. Olympia, qui, dans cette composition, représente le mauvais génie, l'Astarté, le Méphistophélès des temps anciens, entreprend d'arracher Hélios à sa foi pour le Dieu qu'il adore et à son amour pour la vierge qu'il veut épouser. Il y a là un combat violent entre l'illusion et la réalité, entre le sacré et le profane. Une chanson délicieuse commence la séduction ; une strophe vive et colorée, puis un chœur bachique et des couplets pétillants achèvent l'enchantement auquel Hélios succombe. Le morceau que chante le pauvre prince, déshérité de sa foi, est une des plus charmantes choses qu'on ait entendues au théâtre. C'est une mélodie éolienne qui semble avoir été inspirée par les bruits de la source murmurante, le chant mélancolique de l'oiseau des grèves et le souffle parfumé d'une brise d'automne ; mais le remords tardif se présente sous les traits d'un vieillard chrétien, le Jonas d'Herculanum ; à sa voix, la terre tremble, le ciel se couvre de nuages, le volcan gronde dans le lointain. A une sorte de plain-chant grégorien, d'une ampleur magistrale, répond le chœur des femmes d'Olympia, chœur grêle et sans élévation. C'est décidément le ciel aux prises avec l'enfer, la croyance avec la négation, le bien avec le mal.

Le second acte nous transporte dans une vallée sombre, hérissée de rochers sauvages et juchée de pierres tumulaires. C'est le lieu où les chrétiens viennent ensevelir leurs morts. Des vierges et des néophytes défilent sur le théâtre et s'agenouillent auprès de la croix. Le choral qu'ils chantent n'a pas l'ampleur simple et touchante qu'on doit attendre de la situation. L'entrée de Nicanor change la scène ; il essaie, mais en vain, d'arracher Lilia à son Dieu et à son fiancée ; mais alors la foudre gronde, le flot mugit, l'éclair scintille et l'orchestre se met à la hauteur de tous les éléments déchaînés. Au même instant, le rocher s'en-

tr'ouvre, Satan apparaît, et l'on voit le ravissant *boudoir* de la reine d'Orient. Hélios est auprès d'elle, répétant à demi-voix sa délicieuse cantilène du premier acte. C'est une perle rare que cette suave mélodie, atténuée par la distance. Lilia sanglote, Satan menace, il en résulte un effet de contraste saisissant et des plus originaux.

Le troisième acte se passe au milieu d'une fête donnée dans les jardins du palais d'Olympia. Hélios, ceint du diadème partage le trône de la reine ; une magnifique mélodie s'élançant de la foule étonne et charme le spectateur. Lilia apparaît : aux insultes d'Olympia, aux rires ironiques de Satan, elle répond par un *Credo* enthousiaste qui demande le martyre et défie la mort. Rien n'est admirable comme ce morceau, comme cette opposition entre l'esprit du mal et l'esprit du bien, entre la foi en Dieu et l'athéisme païen ; un quatuor monotone et mal agencé efface malheureusement un peu l'effet de cette scène remarquable.

Le dernier acte nous transporte sur une terrasse du palais ; un ciel d'orage plane sur la ville maudite. Hélios apparaît, invoquant Lilia et pleurant son crime ; mais la fille de Dieu repousse l'apostat et le voue à l'enfer. Le pardon que le malheureux implore, et que son repentir finit par obtenir, est, à coup sûr, le chef-d'œuvre de la partition ; c'est d'abord le chant désolé d'Hélios, puis l'absolution solennelle et tendre de la vierge vaincue. Mais, tout à coup, une effroyable secousse ébranle les profondeurs de la terre ; une leur rougeâtre couvre la surface des flots, la foudre gronde au loin, puis se rapproche, puis éclate avec un épouvantable fracas ; des gerbes de feu sortent des entrailles du volcan, une lave, rouge comme du sang, jaillit en mille veines du cratère en fusion ; l'incendie se communique à la ville, les colonnes se brisent, les monuments s'écroulent, les maisons disparaissent dans un fleuve de feu ; les gémissements de douleur, les cris d'effroi, les prières des martyrs, tout se confond dans un immense et lamentable bruit qui ressemble au dernier soupir du monde. Cette fin est palpitante, grandiose, magique ; il fallait que le génie du maître planât sur ce chaos, que son souffle embrasé alimentât cette fournaise, et que sa volonté fit sortir du sein de l'homme et de la terre ces cris d'agonie, qui sont le complément du grand cataclysme et du grand opéra. Gloire soit rendue à l'auteur d'*Herculanum*.

Sur une féerie obscure et assez vulgaire il était bien difficile à M. Massé d'accomplir un chef-d'œuvre ; aussi la *Fée Carabosse* n'a-t-elle pas obtenu le succès que le public en attendait d'après les réclames de la presse. Trois ou quatre morceaux seulement méritent les honneurs d'une mention. Nous devons citer d'abord le chœur du premier acte : *Est-il abîmé, est-il déformé !* On voit que les auteurs du libretto ne se sont pas mis en frais de poésie élégiaque ; mais, en revanche, M. Massé a tiré de cette idée drôlatique un parti fort original. Puis vient le duo d'Albert et de la fée, charmant morceau écrit avec une verve rare. Enfin, le *Chant de l'alouette*, qui voltige au dénouement, est, à coup sûr, le succès de l'ouvrage. C'est une mélodie matinale toute pleine de grâce et de fraîcheur ; de ces chants d'autrefois qu'on aime à se rappeler, en se réveillant aux premiers jours du printemps, quand la fleur s'entr'ouvre dans les prés et que les oiseaux gazouillent sous les buissons. Bref, l'ouvrage de M. Massé ne fera pas crier au miracle ; mais quelques-uns des airs qui le composent resteront dans la mémoire des auditeurs.

Comme nous l'avions annoncé dans un de nos précédents numéros, M. Bernhard Ric a donné, salle Herz, un grand

concert, auquel était convié le public dilettante de Paris. On ne connaissait M. Bernhard Rie que par ses compositions, que nous avons déjà signalées comme très-remarquables, mais nous n'avions pas été à même d'apprécier son talent d'exécutant. Nous sommes heureux d'avoir à constater que M. Bernhard Rie n'est pas resté au-dessous de ce que nous attendions de lui. Aussi a-t-il obtenu une légitime succès. Nous avons surtout remarqué, comme œuvres de mérite, un morceau intitulé *le Rouet*, et une *Etude de concert*, composés et exécutés par le bénéficiaire. Il y a de l'ampleur, de l'énergie, du style et de la grâce dans le talent de ce jeune virtuose, et il est facile de prévoir qu'il occupera une place très-distinguée dans la pléiade des artistes célèbres de notre

temps. L'espace ne nous permet pas d'analyser chaque partie du programme de ce brillant concert, mais nous devons ajouter que M. Bernhard Rie n'exécute pas seulement sa musique. Il nous a fait entendre la sonate en *la* majeur (op. 69) de Beethoven, et le *presto* (*fa dièse mineur*) de F. Mendelssohn, deux chefs-d'œuvre classiques qu'il est impossible d'aborder sans avoir en soi une parcelle du feu sacré qui a fécondé les inspirations de ces hommes de génie. Mademoiselle Litschner, MM. Jules Lefort et Franco-Mendez, ont admirablement secondé M. Bernhard Rie, aussi ont-ils recueilli leur bonne part des chaleureux suffrages de cette soirée.

MARIE LASSAVER.

Economie Domestique

BEIGNETS DE BRIOCHES.

On peut utiliser ainsi les restes d'une grosse brioche : coupez-la par tranches, faites-la tremper à volonté, soit dans du lait sucré et parfumé de vanille, soit dans du rhum sucré, ou dans du vin de Madère également sucré, faites égoutter ces tranches, ayez une bonne friture bien chaude, jetez-les-y, et lorsqu'elles sont colorées, servez-les très-chaudes et saupoudrées de sucre.

MARMELADE DE POMMES AUX PISTACHES.

Faites cuire en marmelade des pommes de reinettes auxquelles vous aurez mêlé le jus d'un citron ; versez-la dans un compotier en laissant dans le milieu un vide que vous remplirez, lorsque la marmelade sera froide, avec de la gelée de groseilles, puis arrangez avec symétrie autour de ce compotier des pistaches coupées en quatre.

Pour enlever aisément la peau qui recouvre les pistaches, on les jette quelques instants dans l'eau bouillante.

Correspondance

PLANCHE DE BRODERIES.

PLANCHE IV. — 1 et 2, Toilette de fillette. — 3, Guirlande. — 4, C. L. — 5, A. G. — 6, Écusson avec S. V. — 7, Dessin d'ombrelle. — 8, Écusson avec M. C. — 9 et 10, toilette de jeune fille. — 11, A. G. — 12, S. S. — 13, A. S. — 14, J. C. — 15, Entre-deux. — 16, C. H. — 17 et 18, Colerette d'enfant dite *Savoyarde*. — 19, O. H. — 20 et 21, Toilette avec boutonnière. — 22, *Clémentine*. — 23, *Sarah*. — 24, Coin de mouchoir. — 25, C. F. — 26, Écusson avec O. R. — 27, Écusson avec H. C. — 28, Entre-deux. — 29 et 30, Bonnet d'enfant. — 31, Bordure de nappe d'autel. — 32, C. J. — 33, Garniture. — 34, Entre-deux. — 35, A. G. — 36, Mouchoir au point de poste. — 37, Écusson avec J. T.

PLANCHE DE PATRONS.

38, Guirlande. — 39, Garniture, diminutif de ladite guirlande. — 40, Bordure de jupon. — 41, C. K. — 42, *Orphise*. — 43, *Zulma*. — 44 et 45, Patron d'une toilette amazone. — 46, *Mélanie*. — 47, Entre-deux. — 48, *Stéphanie*. — 49, *Eglé*. — 50, D. T. — 51, M. C. — 52, *Marguerite*. — 53, *Lucy*. — 54, *Marie*. — 55, *Louisa*. — 56, Chiffres pour marquer le linge. — 57, A. L. — 58, *Henriette*. — 59, *Pauline*. — 60 H. de S. — 61, 62 et 63, Entre-deux. — 64, *Léontine*. — 65, *Élisa*. — 66, *Fanny*. — 67, Bourse à quéter. — 68, *Azélie*. — 69 et 70, Nid de Pâques. — 71, Tricotouse au filet. — 72 à 75, Blouse de petit garçon. — 72, Devant. — 73, Moitié du dos. — 74, Manche. — 75, Revers de la manche. — 76 à 78, Guêtre de jeune fille. — 76 et 77, Côtés. — 78, Bande avec boutonnieres.

— Bonjour, Jeanne, sois la bienvenue, car tu vas me tirer d'un embarras duquel je ne sais comment sortir.

— Il faut, en effet, que tes soucis soient bien grands et ta préoccupation singulière, pour te faire oublier tout à coup les plus simples préceptes de la civilité *puérile et honnête*. Quoi ! on n'embrasse pas sa petite Jeanne ! on ne lui demande pas comment s'est écoulée pour elle cette longue semaine qui l'a sé-

parée de Florence, on ne donne seulement pas un regard à sa toilette printanière ! Pourlant, je suis très-belle ; aussi ta glace, qui est plus polie que toi, demoiselle Florence, m'envoie l'assurance que l'ensemble de ma personne est fort harmonieux. Voyons, regarde-moi, et reconnais que, jusqu'au moindre détail, tout est bien. Mes gants ne sont-ils pas irréprochables ?

— Vilaine enfant ! quand cesseras-tu de faire ainsi

des mots un emploi abusif : des *gants irréprochables* ! est-ce que cela doit se dire ? Tu n'as donc pas entendu M. l'abbé Lecourtier faire ressortir le ridicule de ce mot pris dans une pareille acception, et demander s'il est bienséant d'employer, en parlant d'un petit morceau de peau, l'expression qui renferme en elle l'éloge le plus complet, le plus suprême que l'on puisse faire d'un homme : le chevalier sans peur et sans reproche serait vraiment bien flatté, s'il revenait au milieu de nous, de l'entendre parler de la sorte !

— Je lui répondrais que ce mot est consacré, qu'il fait très-bien dans une phrase, et que pour ce double motif je ne le rayerai pas de mon vocabulaire.

— Comme il te plaira, Jeanne. Allons, embrasse-moi, et puisque ce sont des points d'admiration que tu veux à l'endroit de ta toilette, et que tu aimes les mots qui *font bien* au milieu d'une phrase, tu vas être servie à souhait : oh ! le *merveilleux* petit chapeau ! quelle *ravissante* robe ! le *délicieux* châle de jeune fille ! peut-on voir des gants plus *irréprochables* !

— Méchante ! tu oublies que nous sommes en carême, et que nous devons au moins en ce temps exercer la belle vertu de charité, en paroles aussi bien qu'en action. Depuis dix minutes, je suis l'objet de tes railleries ; mais va, ne crains rien, je ne me vengerai pas, car je viens d'entendre une instruction sur l'oubli des injures, et j'ai pris la résolution de mettre en pratique tout ce que l'on nous a dit à ce sujet.

— Le mot *injuries* est un peu fort, mais comme en l'affaiblissant, j'affaiblirais aussi tes mérites, je te l'abandonne, héroïque Jeanne ; seulement je te demande la permission d'ajouter un mot qui va me noircir encore davantage à tes yeux : je n'ai point oublié en quel temps nous sommes, car c'est pour cela que j'étais si fort embarrassée quand tu m'as fait l'honneur de frapper à ma porte.

— Je ne comprends pas.

— Patience. Quand tu es entrée, je pensais ceci : Nous sommes en carême, dans un temps de pénitence, de réflexions sérieuses ; toutes nos amies le savent et me trouveront ridiculement ennuyée si je viens les entretenir de ce sujet. D'autre part, j'ai peur d'être par elles taxée de légèreté d'esprit, si je leur parle de réunions mondaines, de concerts et de théâtres. Comprends-tu maintenant ?

— Ce que tu viens de dire, à peu près ; mais ce qui m'échappe, c'est l'emploi que tu veux faire de cette espèce de sommaire dont les parties sont séparées par des tirets. Me permets-tu de le considérer de près ?

— Regarde si tu l'oses, et devine si tu peux.

— *Herculanum*, opéra de Félicien David, vue du Vésuve, les yeux charmés, les nerfs ébranlés, — le prince d'Oude sur le boulevard, son air profondément triste, — *Rosa*, histoire d'une petite fille, rien de plus touchant ni de plus suave, — le concert des 6,000 orphéonistes, — couronnes d'or du roi visigoth Reces Ventus, au musée de Cluny, — le marronnier des Tuileries, — concert de Prudent, — sermon du père Félix.

— Mais c'est un véritable habit d'Arlequin que tu as composé là, Florence ! est-ce pour jouer aux coqs à l'âne que tu as pris soin de réunir des éléments si hétérogènes ?

— Pas le moins du monde ; mon but est plus sérieux. Ce sont des notes dont j'allais me servir pour

écrire à nos amies, et avec lesquelles il serait facile de composer un gros livre.

— Oh ! pour cela, je t'en défie, car il me semble que pour la composition d'un livre, il faut non-seulement avoir des idées, mais encore le lien, le ciment, qui fera un tout de ces diverses parties, et je ne vois en vérité pas comment tu pourras, par exemple, rattacher au prince d'Oude la ruine d'Herculanum.

— Bien facilement : une ville détruite, un roi sans couronne ; une cité ensevelie toute vivante, un prince renversé du trône de ses pères ; un volcan qui se déchire tout à coup et vomit des flammes, un peuple en furie...

— Assez, Florence. Tu parles comme un livre, et j'avais juré ce matin de n'en pas ouvrir un seul de la journée : ne me fais pas violer mon serment. Encore un mot, pourtant, au sujet de ces fameuses couronnes dont on parle tant, et que tu as notées sur tes tablettes comme si elles devaient être pour toi une mine à exploiter ; quelles pensées veux-tu qu'elles me suggèrent ? Pas une, aussi je t'assure que je n'épellerai seulement pas le nom barbare du roi qui les posséda. Il faut être de son siècle et de son pays : je suis une Française du dix-neuvième siècle, et non pas une *Visigothe* du dixième, je m'en flatte ; aussi, quand j'aurai donné un regard à l'or qui brille, aux pierres qui étincellent, je passerai et tout sera dit.

— Non, Jeanne, car agir ainsi, serait faire injure au maître qui sut avec tant d'éloquence nous retracer l'histoire de ces peuples qui n'étaient pas aussi barbares que tu veux bien le dire. As-tu donc oublié qu'il nous les montra, ces peuples, fuyant devant ces nuées d'Arabes, que leurs chevaux numides emportaient comme l'éclair à la conquête de la chrétienté, et cachant dans la terre les trésors qu'ils voulaient dérober à la rapacité des musulmans. Les couronnes auxquelles tu veux donner à peine un regard sont un de ces trésors. Est-ce que tout cela ne fait pas penser ?

— Je m'incline, et dès demain je prie mon père de demander pour toi au ministre une chaire d'histoire. Quelle éloquence ! j'en suis abasourdie !

Quel dommage, une bouche qui parle si bien a au-dessus d'elle deux yeux qui ne voient pas, et, à côté, deux oreilles qui n'entendent pas !

— Ce qui veut dire que je suis aveugle et sourde.

— Mon Dieu oui, ma pauvre Florence, tu es aveugle et sourde, puisque, depuis ce matin, tu pâlis sur des livres et des paperasses, sans voir que le soleil est aujourd'hui plus brillant et plus chaud, que les fleurs s'épanouissent de toutes parts, que les oiseaux chantent plus gaïement, que tout se réjouit enfin pour saluer l'arrivée d'un visiteur attendu depuis longtemps.

— Et qui s'appelle ?

— Le renouveau, le printemps, avril, que je ne puis voir arriver sans me rappeler ces vers si frais de Charles d'Orléans :

Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie,
Et s'est vestu de broderie,
De soleil riant clair et beau.

Il n'y a beste, ni oiseau
Qu'en son jargon ne chante ou crye.
Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie.

Les fleurs, les hirondelles, le chant des oiseaux, voilà ce que j'ai vu et entendu en m'éveillant, voilà pourquoi je me suis faite belle, pourquoi j'accourais vite te chercher, afin d'aller jouer à deux des douces d'un jour de printemps. Allons, vite, debout, et suis-moi.

— Mais, Jeanne, et nos planches?... par qui donc seront-elles expliquées?

— Elles le sont. J'ai fait toute seule le travail; le voici.

Chères et bonnes amies, nous vous l'enverrons ce soir, afin de pouvoir joindre au numéro de ce mois un beau bouquet que nous vous rapporterons de notre promenade. Aimez-vous les pivoines? vous en aurez deux magnifiques avec accompagnement de giroflées, de jacinthes et de liserons; ce n'est pas tout, car le mois prochain vous donnera, comme pendant, un autre bouquet non moins frais et encore plus parfumé. Celles de vous qui connaissent le langage des fleurs, sauront lire, je l'espère, dans ce frais assemblage, l'expression des sentiments dévoués et affectueux que nous avons pour elles.

COTÉ DES BRODERIES.

1 et 2, TOILETTES DE FILLETTE, bordure et semé, plumetis.

3, GUIRLANDE destinée à un col semblable à celui du numéro 21, plumetis.

4, C. L., capitales ornées, plumetis.

5, A. G., enlacés, anglaise, plumetis.

6, ÉCUSSON avec S. V., anglaise, feston.

7, Dessin d'OMBRELLE à broder en application de nansouk sur tulle, ou au plumetis sur mousseline. — Rien de plus élégant et en même temps de plus économique pour rafraîchir une ombrelle un peu flétrie. Il faut huit parties comme le numéro 7; on les réunit par une couture à l'envers; toute la bordure comprise entre la grecque et le feston qui termine, forme un volant qui tombe gracieusement tout autour. Il suffit de fixer par quelques points la mousseline ou le tulle sur le taffetas.

8, ÉCUSSON, plumetis, avec M. C.

9 et 10, TOILETTE DE JEUNE FILLE, broderie à la minute et point de poste.

11, A. G., romaine, plumetis.

12, S. S., anglaise ornée, plumetis.

13, A. S., enlacés, feston et point de poste.

14, J. C., enlacés, anglaise ornée, plumetis.

15, PETIT ENTRE-DEUX pour objet de layette.

16, C. H., enlacés, anglaise ornée, plumetis.

17 et 18, COLLERETTE D'ENFANT, dite Savoyarde, et garniture, feston et plumetis.

19, O. H., enlacés, anglaise ornée, plumetis.

20 et 21, TOILETTE AVEC BOUTONNIÈRE à broder sur toile ou sur nansouk double, plumetis. Ce petit genre est très-nouveau, je te le recommande, ainsi que le numéro 44, du côté des patrons. Si ce col est pour toi un peu grand d'encolure, il suffit pour le diminuer de faire au milieu un pli plus ou moins grand, en ayant soin de raccorder le dessin.

22, Clémentine, anglaise ornée, plumetis.

23, Sarah, plumetis.

24, COIN DE MOUCHOIR, semé sur l'ourlet, feston au bord, point d'échelle et guirlande plumetis sur le fond du mouchoir.

25, C. F., gothique, plumetis, pour linge de table.

26, ÉCUSSON, broderie à la minute et feston, avec O. R., romaine.

27, ÉCUSSON, plumetis, avec H. C., enlacés, anglaise, feston et plumetis.

28, ENTRE-DEUX pour objet de trousseau, plumetis.

29 et 30, BONNET D'ENFANT; le numéro 29 est la moitié de la passe; le numéro 30, le fond; plumetis.

31, BORDURE SIMPLE pour nappe d'autel; feston. J'ai vu cette nappe dans la chapelle d'un évêque, et j'ai bien vite pour toi croqué ce dessin, que tu vas exécuter sur une mousseline un peu claire. Cette nappe doit avoir de 25 à 30 centimètres de haut; sur le côté, tu répéteras deux ou trois fois l'espèce de dent allongée que tu remarques à droite d'un des motifs.

32, C. J., gothique, plumetis.

33, PETITE GARNITURE, plumetis.

34, ENTRE-DEUX, plumetis.

35, A. G., enlacés, anglaise ornée, plumetis.

36, MOUCHOIR au point de poste et broderie à la minute.

37, ÉCUSSON, feston, avec J. T. enlacés, anglaise, feston et plumetis.

COTÉ DES PATRONS.

38, GUIRLANDE, feston, plumetis et cordonnet, pour broder au-dessus de l'ourlet d'une seconde jupe de mousseline.

39, GARNITURE, DIMINUTIF, pour les manches et le corsage. Ces deux dessins pourraient également servir pour mantelet.

40, BORDURE DE JUPON OU DE PANTALON, feston.

41, C. K., anglaise ornée, plumetis.

42, Orphise, anglaise unie, plumetis.

43, Zulma, anglaise unie, plumetis.

44 et 45, PATRON d'une parure amazone en toile ou nansouk; piqué au bord, coins brodés au point de poste.

46, Mélanie, anglaise unie, plumetis.

47, PETIT ENTRE-DEUX pour objet de layette.

48, Stéphanie, petite anglaise, plumetis.

49, Eglé, plumetis.

50, D. T., anglaise ornée, plumetis.

51, M. C., enlacés, anglaise ornée, plumetis.

52, Marguerite, plumetis.

53, Lucy, anglaise fleurie, plumetis et broderie à la minute.

54, Marie, anglaise, broderie à la minute et point de poste.

55, Louisa, petite gothique, plumetis.

56, CHIFFRES pour marquer le linge, cordonnet.

57, A. L., anglaise riche, plumetis et point de poste.

58, Henriette, plumetis.

59, Pauline, plumetis.

60, H. de S., enlacés, anglaise, plumetis et point de poste.

61, PETIT ENTRE-DEUX pour layette.

62, ENTRE-DEUX pour trousseau.

63, ENTRE-DEUX pour trousseau.

64, Léontine, anglaise fleurie, plumetis et point de poste.

65, Elisa, petite gothique, plumetis.

66, Fanny, plumetis.

67, BOURSE À QUÊTER. Cette bourse, qui vient bien

en son temps, peut s'exécuter de différentes manières :

1° Les motifs brodés au passé en fil d'or sur un fond de 14 centimètres de diamètre, en velours vert, bleu ou violet. Le double encadrement des médaillons est alors en fine soutache d'or.

2° Sur le même fond, application des médaillons exécutés en tapisserie sur un canevas numéro 30. Le fond du médaillon en soie de Chine blanche, les motifs en soie de Chine jaune de trois tons différents : le plus foncé servant à contourner les motifs dans l'intérieur desquels se placent les tons les plus clairs. Des perles ou une soutache d'or peuvent cacher le point d'intersection des médaillons — qui sont ainsi en relief, — et du fond de velours.

3° La bourse tout entière en tapisserie. Les motifs exécutés en soie comme ci-dessus, et le fond en laine. Madame Legras tient à la disposition des abonnées des médaillons tout dessinés sur canevas, et les fournitures nécessaires à ce bel ouvrage, que nous monterons le mois prochain.

68, *Azélie*, plumetis.

69 et 70, *NID DE PAQUES*. Pour ce joli petit panier, il faut un moule ou carcasse en fil de fer, analogue à celui du liseron donné en février. La forme est exactement celle d'un nid. L'exécution en est prompte, facile et très-peu dispendieuse, puisqu'il s'agit seulement de remplir avec un peu de chenille ou de laine, en passant alternativement dessus et dessous, l'espace compris entre deux fils de fer. L'anse, les anneaux et le laiton du bord, sont également recouverts en chenille.

Le modèle que nous avons vu était en chenille noire, dont le velouté donnait un cachet charmant à ce petit nid, qui sera si bien accueilli, s'il est, comme celui de notre planche, rempli d'œufs *pondus* tout exprès ces jours-ci chez Seugnot et Boissier.

Quand ces œufs seront cassés ou croqués, on pourra les remplacer par des herbes et des fleurettes en laine dont nous donnerons l'explication le mois prochain.

71, *TRICOTEUSE* au filet. Ainsi que son nom l'indique, cet objet est l'indispensable de toute grand'mère ou de toute jeune fille qui tricote ou fait du crochet : il sert à renfermer le peloton dont on est souvent fort embarrassé. Ce peloton s'introduit par la partie inférieure qu'on ouvre en dénouant le ruban qui la ferme, et le bout de laine ou de coton sort par la partie supérieure. Passe à ton bras ou à ta ceinture le ruban du haut, et tu n'auras plus besoin de t'occuper de ce peloton qui, sans cet ingénieux système, roule sans cesse et partout.

La tricoteuse est au filet, en cordonnet moyen ; à l'endroit seulement où le filet semble se resserrer, le cordonnet est extrêmement fin. Cinq moules de différentes grosseurs sont nécessaires pour ce filet : quatre moules en acier, numéros 3, 9, 11 et 15 ; un moule en bois de 3 centimètres de tour. Tous ces moules sont chez madame Legras.

Commencant par le haut, nous montons sur la *perruque* qui nous sert pour tous les travaux au filet 70 mailles, nous servant du moule de troisième grandeur (numéro 11) ; nous faisons 10 rangs avec ce moule, — puis 5 rangs avec le moule de quatrième grandeur (numéro 9) ; — 14 rangs avec le moule de cinquième grandeur (le plus fin) ; — 50 avec le moule de deuxième grandeur (numéro 15) ; — 3 avec le moule de première grandeur (moule en bois).

Dans les mailles de ce dernier tour, passons un ruban ou une torsade qui sert à fermer le bas de la tricoteuse.

Afin de donner à cet ouvrage la forme qu'il affecte sur la planche, il suffit de placer à l'endroit de la lettre A, dans l'intérieur, un cercle de laiton de 44 centimètres de circonférence, et à la lettre B un autre cercle de 26 centimètres de circonférence. Ces deux cercles sont recouverts de taffetas.

La tricoteuse peut se faire en cordonnet gris, ce qui lui donne alors la physionomie d'un filet à pêcher, ou bien de deux couleurs, noir et rouge, par exemple : noir au-dessous de la lettre A, — bleu au-dessus, — noir à l'endroit du rétrécissement obtenu par l'emploi du moule et du cordonnet fins, — bleu au-dessus jusqu'à la lettre B.

Une attache et deux nœuds de ruban complètent l'ornementation de la tricoteuse.

72 à 73, *BLOUSE DE PETIT GARÇON*.

72, *DEVANT*.

73, *MOITIÉ DU DOS*.

74, *MANCHE*.

75, *PAREMENT DE LA MANCHE*.

Cette blouse boutonne devant au moyen de neuf boutons.

76 à 78, *GUÈTRE DE JEUNE FILLE*.

Le numéro 78 est une bande sur laquelle sont indiquées les boutonnières, et dont le côté A B doit être, par une couture, réuni au côté de la guêtre, marqué des mêmes lettres A B (77) ; sur l'autre côté (76), doivent être cousus les boutons dont la place est indiquée.

Ces guêtres, si commodes pour user les petits souliers de peau anglaise, doivent être en drap léger, ou en coutil que l'on double de toile. Les bords sont rentrés en dedans et piqués.

La place des sous-pieds est marquée sur chacun des côtés par de petites croix.

Les deux parties (76 et 77) sont réunies par une couture (C D).

MODES.

Bon gré, mal gré, occupons-nous de la toilette : les femmes les moins coquettes en comprennent la nécessité : ces robes de velours épinglé ; de reps, de popeline de laine sont écrasantes, et les chapeaux de velours aussi. Quant aux manteaux ouatés, hâtons-nous de les remplacer par le petit cachemire qui précède le mantelet dont nous espérons vous donner le patron ce mois-ci ; mais la planche est petite, il aurait fallu le réduire, ce qui ne vous plait qu'à demi. Vous l'aurez le 1^{er} mai, ce qui ne doit nullement vous affliger, car, avant cette époque, pas une femme élégante ne le portera, nous vous en répondons. Allons donc chez Gagelin ou chez Jodon choisir entre ces mille étoffes de fantaisie, fraîches et charmantes, un tissu léger quoique un peu chaud. Comment faire cette robe ? Bien simplement : un corsage à pointe ou tout rond avec une ceinture, et sur le devant de ce corsage deux ou trois fourragères en passementerie ; les manches larges. On dit que nous reviendrons cet été aux corsages ouverts : mais madame Roger n'a rien affirmé à cet égard ; patience. — Pour jeunes filles, les jupes sont tout unies.

Choisissez encore, en attendant les chapeaux de

paille, cette capote de crêpe, blanche pour visite, pensée ou gros vert pour la ville; sur le sommet de la passe un chou de taffetas; dessous, rien du tout qu'un tour de tête de tulle illusion sans blonde.

Enfin, quand vous aurez demandé à madame Gillard une parure de mousseline unie ou brodée, votre toilette sera au grand complet.

Ce n'est pas tout, car un petit monde s'agite autour de vous et réclame à grands cris un beau chapeau et une *zolie* robe. Conduisez-les à la maison Leclère, où vous trouverez les gentils costumes reproduits sur notre gravure de ce mois. Tous les âges y sont représentés, depuis le baby jusqu'à la première communiant.

Passons donc à l'explication de ces toilettes.

EXPLICATION DE LA GRAVURE D'ENFANTS.

Petite fille de cinq ans (à gauche). — Robe de nan-souk à trois jupes festonnées, découpées à larges dents; corsage plat à berthe festonnée. Manches composées d'un bouillon et d'une garniture festonnée.

Par suite d'un accident, nous sommes forcés de renvoyer au numéro de Mai la suite de notre opérette, *Clara-Tempête*.

Petit garçon de trois ans. — Robe de popeline de soie grise; jupe bordée d'une bande de popeline bleue avec application de pois en velours de même couleur; corsage à basque également garni de pois; toque de velours dite François I^{er}; écharpe avec nœud sur le côté.

Petit garçon de sept ans. — Blouse et pantalon de velours; paletot en drap léger; chapeau de soie Coligny.

Première communiant. — Robe de mousseline, jupe à 14 plis, alternativement un grand et deux petits; corsage montant et plissé, à la vierge; manches longues et fermées au poignet; bonnet de tulle illusion; voile de mousseline très-ample et très-long; sac de taffetas blanc.

Petite fille de neuf ans. — Robe de taffetas; jupe ornée sur le côté de chicorée de taffetas découpé; corsage demi-décolleté à pointe devant et derrière; manches courtes, bouillonnées; chemisette et sous-manches de mousseline; capote blanche, tulle et taffetas mêlés.

Mosaïque

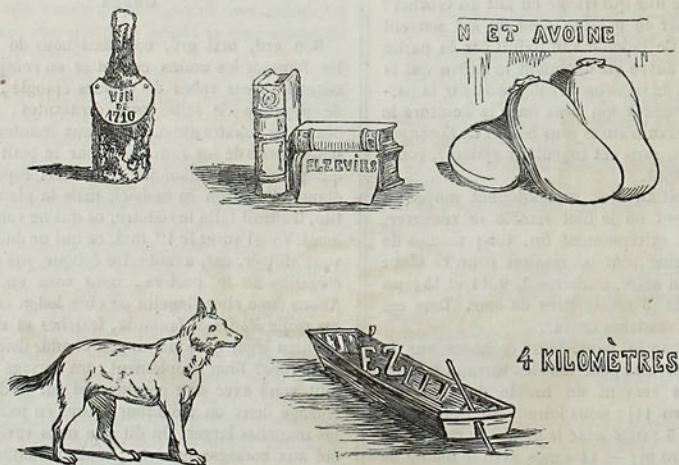
L'ordre dans une maison doit être comme les machines de l'Opéra, dont le jeu produit un grand effet, mais dont il faut que les cordes soient cachées.

M^{me} NECKER.

Le trop d'attention qu'on met à observer les défauts d'autrui fait qu'en meurt sans avoir eu le temps de connaître les siens.

LA BRUYÈRE.

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.



August 21.
Engraving of the scene at the Theatre, 1840.

A. Fortner sculp.

Journal des Demoiselles

Paris. Boulevard des Capucines.

of course had my

Ayuntamiento de Madrid

AYUNTAMIENTO DE MADRID
SECRETARIA